

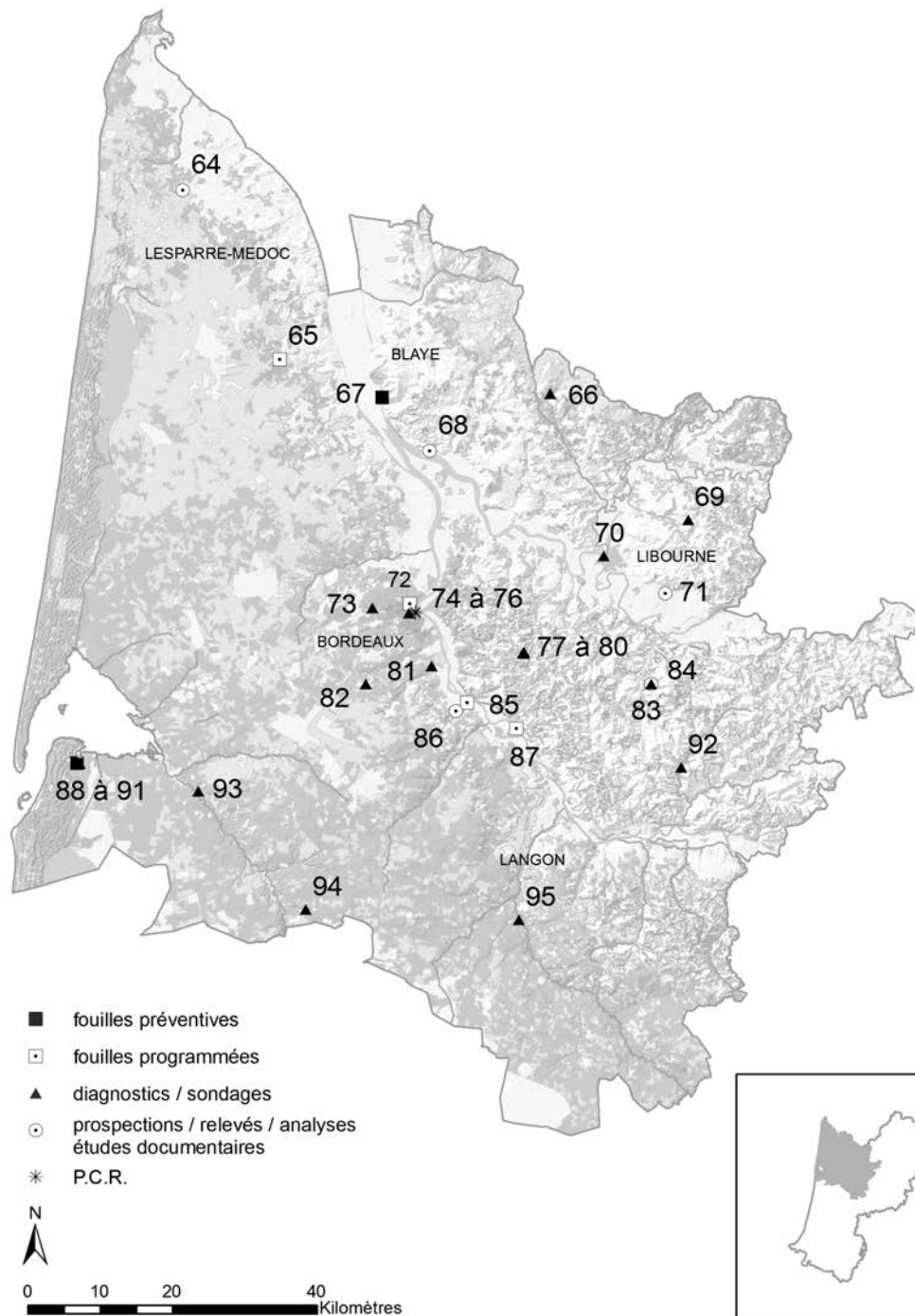


AQUITAINE GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 1 0



N°Nat.						N°	P.
025663	BELIN-BELIET	La nécropole de Joué	BILBAO Marie	BEN	SD	94	104
025675	BORDEAUX	Palais-Gallien - Amphithéâtre	HOURCADE David	SUP	FPr	72	106
025693	BORDEAUX	12 rue Jean Fleuret et cours du Maréchal Juin	ELIZAGOYEN Vanessa	INRAP	OPD	75	107
025677	BOURG	La Fontaine	BOUET Alain	SUP	RA	68	108
025736	CANEJAN	Camparian	CHARPENTIER Xavier	MCC	SD	82	110
025496	ISLE-SAINT-GEORGES	Dorgès	COLIN Anne	SUP	FPr	85	111
025110	LANGOIRAN	Le Castéra	FARAVEL Sylvie	SUP	FPr	87	111
025732	LIBOURNE	5 rue du Président Carnot	ELIZAGOYEN Vanessa	INRAP	OPD	70	112
025705	LUGASSON	Fauroux	HUGUET Jean-Claude	BEN	PRD	83	114
025706	LUGASSON	Fauroux	HUGUET Jean-Claude	BEN	SD	84	114
025628	LUSSAC	Le Cros	GINESTE Marie-Christine	INRAP	OPD	69	114
025694	MERIGNAC	Zac Centre ville îlots 3 et 4	ELIZAGOYEN Vanessa	INRAP	OPD	73	115
025653	MIOS	Rue Saint Jean	MARTIN Jean-Michel	INRAP	OPD	93	115
025679	PASSAC	Clos du Chardonnet	ROUDIER Mathieu	EP	FP	67	116
025730	SADIRAC	Les Faures	BEAGUE Nadine	INRAP	OPD	77	117
025757	SADIRAC	Laurent Videau 2	BEAGUE Nadine	INRAP	OPD	78	120
025747	SADIRAC	Laurent Videau 1	BEAGUE Nadine	INRAP	OPD	79	118
025731	SADIRAC	Laurent-Vidau	BEAGUE Nadine	INRAP	OPD	80	118
025699	SAINT-EMILION	Communauté de communes	PETIT Jean-Pierre	BEN	PA	71	122
025722	SAINT-FELIX-DE-FONCAUDE	Pommiers	FARAVEL Sylvie	SUP	SD	92	122
025338	SAINT-LAURENT-MEDOC	Le Tumulus des Sables	COURTAUD Patrice	SUP	FPr	65	123
025695	LA TESTE-DE-BUCH	14, 16 rue Victor Hugo	JACQUES Philippe	BEN	OPD	88	129
025724	LA TESTE-DE-BUCH	Centre Captal	JACQUES Philippe	BEN	SU	89	125
025664	LA TESTE-DE-BUCH	4-6 rue Pierre Dignac	JACQUES Philippe	BEN	OPD	90	128
025776	LA TESTE-DE-BUCH	12 rue Pierre Dignac	JACQUES Philippe	BEN	OPD	91	129
025676	VILLANDRAUT	Le Château	IBANEZ MARINE	BEN	SD	95	130
025725	VILLENAVE-D'ORNON	Chemin de Galgon	ELIZAGOYEN Vanessa	INRAP	OPD	81	131



AQUITAINE GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2	0	1	0
---	---	---	---

Premier Âge du Fer (-600/-300)

BELIN-BELIET La nécropole de Joué

La nécropole de Joué a été découverte par J.-L. Brouste en 1980. A cette époque, il réalise un plan à la main de l'ensemble des structures et fait un sondage dans l'une d'elles. La nécropole est à cheval sur deux parcelles dont une a fait l'objet d'un labour en 2010. G. Belbeoc'h a repéré, sur le seul tumulus touché, du mobilier éparpillé au sommet de la butte et daté du Premier Âge du Fer. L'opération menée durant l'été 2010 avait pour objectif d'extraire la sépulture déjà abîmée par le labour et de proposer un plan précis de la nécropole.

■ **Le plan du site (cf. fig.)**

La localisation de la nécropole est des plus classiques. Implantée sur un plateau dominant le ruisseau du Bouron, elle se développe sur environ 300 m de long.

Sur les huit structures mentionnées par J.-L. Brouste, seules six sont avec certitude des tumulus. Deux autres, de formes irrégulières et/ou allongées, peuvent correspondre à des microreliefs dunaires. L'une (F) pose toutefois problème quant à son interprétation car tronquée par deux chemins.

Les dimensions des tumulus sont variables : de 15 à 45 m de diamètre pour une hauteur estimée variant de 1,50 m à 3 ou 4 m.

■ **Le tumulus A et la sépulture**

Situé à l'extrémité occidentale de la nécropole, le tumulus A mesure 35 m de diamètre dans l'axe est/ouest et 32 m dans l'axe nord/sud. Il est conservé sur 1,80 m de haut.

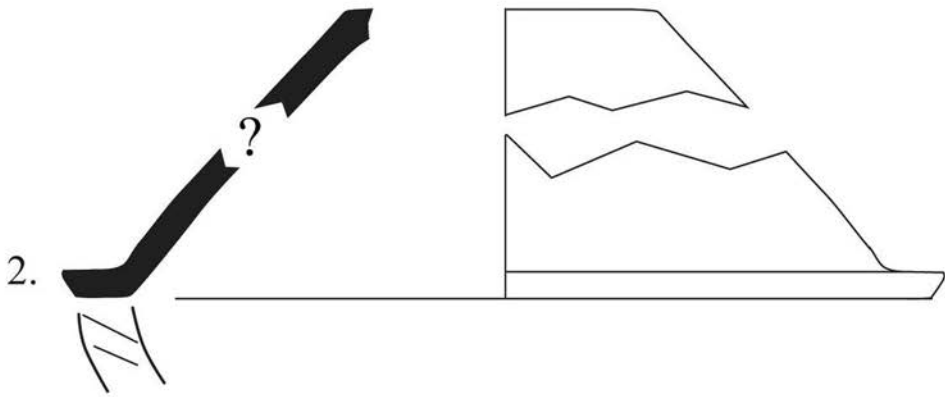
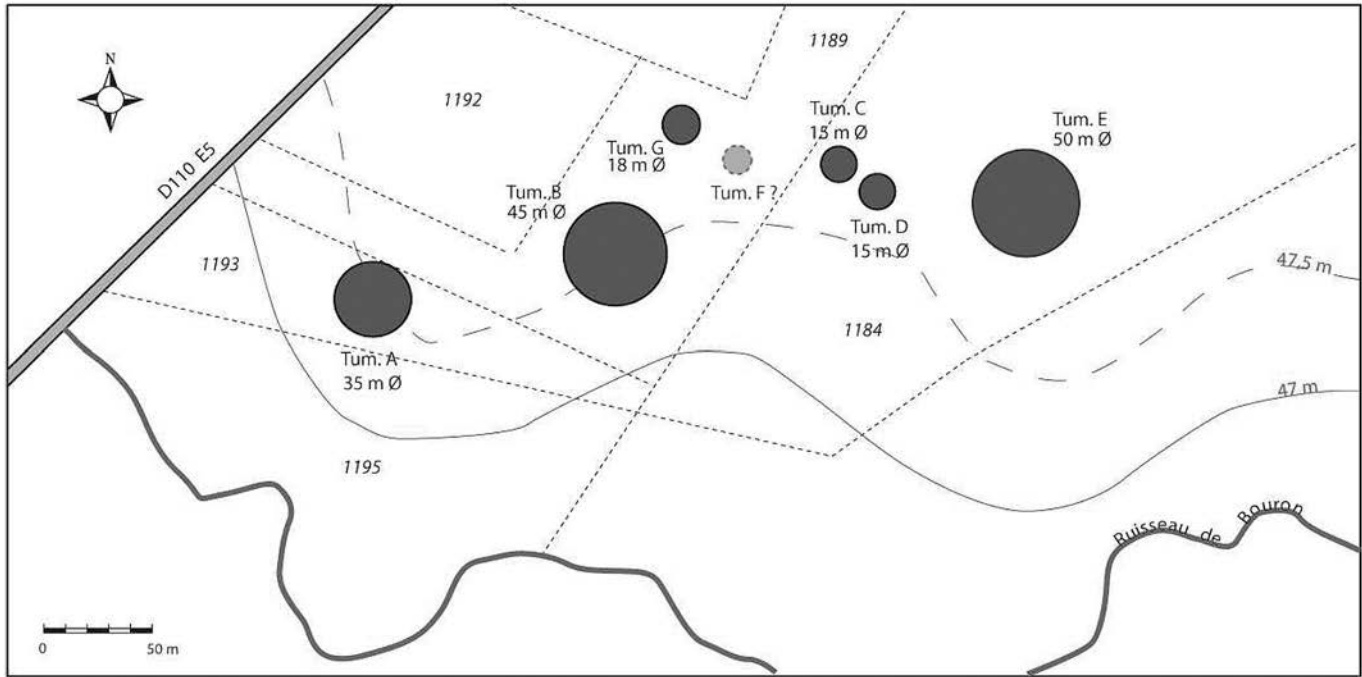
La sépulture est située dans la partie sommitale du tertre. Elle a été très perturbée, tant par le labour

forestier que par l'action d'animaux fouisseurs dont nous avons retrouvé les terriers. Une partie du mobilier a été découverte dans une petite fosse entamant la masse du tertre. Ses dimensions sont estimées à 1,10 m de long pour 0,50 m de large et 0,57 m de profondeur ; elle aussi était perturbée par les fouisseurs. Le mobilier correspond à ce que l'on trouve généralement dans les sépultures du Premier Âge du Fer : une urne, fermée par un plat-couvercle et accompagnée d'un petit vase accessoire (cf. fig.). Des fragments d'alliage cuivreux et de fer ont été mis au jour mais, trop fragmentaires, ils n'ont pu être identifiés. La typologie des vases permet de dater l'ensemble de la phase IV de l'Âge du Fer aquitain définie par J.-P. Mohen, soit entre 550 et 400 avant J.-C.

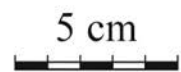
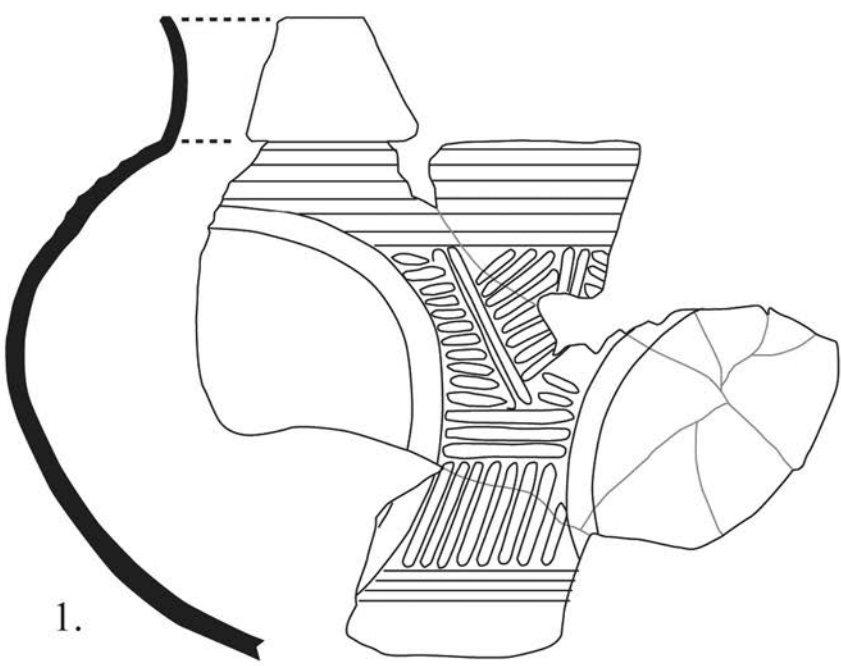
■ **Perspectives**

Le tumulus A de la nécropole de Joué a livré un ensemble céramique bien daté dont la typologie semble spécifique à la vallée de la Leyre. Cette sépulture, découverte dans une fosse, à peu de profondeur dans la masse tumulaire, correspond probablement à une sépulture tardive et non à celle ayant initié la construction du tertre. Cependant, des coupes réalisées sur plus d'un mètre de profondeur au sommet de la structure tendraient à remettre en question l'origine anthropique de la butte. Cela pose la question de l'origine des autres tertres identifiés. De nouvelles recherches seraient à envisager afin de mieux comprendre la nature du tumulus A de la nécropole de Joué.

Bilbao Marie



Belin-Beliet - Joué.
 Ci-dessus : Plan de la nécropole.
 Ci-dessous : Le mobilier de la sépulture.



BORDEAUX Palais-Gallien – Amphithéâtre

L'année 2010 marque la reprise des fouilles et des études historiques et architecturales de l'amphithéâtre antique de Bordeaux, dit « Palais-Gallien ». Le programme de recherches triennal (2010-2012), mis en place par l'institut Ausonius, le service régional de l'archéologie d'Aquitaine et la Ville de Bordeaux, s'articule autour de deux thèmes principaux : l'histoire et l'architecture de l'édifice. Il se donne quatre objectifs majeurs :

- dater le monument ;
- étudier son évolution – ainsi que celle du quartier – depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine ;
- mettre en lumière l'originalité de son architecture et de ses techniques de construction ;
- restituer l'édifice dans toute sa splendeur antique.

En 2010, l'accent a été principalement mis sur les thèmes historiques 1 et 2, et secondairement sur les thèmes architecturaux 3 et 4.

Pour cela, deux campagnes de fouilles archéologiques ont été entreprises en juin et en août sur la parcelle publique KT01 n°48 (D. Hourcade et Th. Morin). Au total, cinq sondages ont été réalisés. À l'extérieur de l'amphithéâtre, dans la zone 1, deux sondages (Z1 S1 et Z1 S2) prolongent ceux effectués dans les couloirs d'accès – latéral et central – de la zone 2 (Z2 S1 à l'est et Z2 S2 dans le *vomitorium*). Le dernier sondage (Z3 S1) a été réalisé à l'est, sur l'un des points les plus élevés de la parcelle, sous les gradins de la *media cavea*.

Le relevé topographique des vestiges de l'amphithéâtre de la parcelle municipale (Géo-Vivier, Bordeaux), géoréférencé en 3D, a aidé aux travaux de restitution numérique 3D et de modélisation du Palais-Gallien (L. Espinasse).

Parallèlement plusieurs études complémentaires ont été entreprises :

- établissement du bilan historiographique des recherches et restaurations effectuées sur le Palais-Gallien depuis l'époque moderne (A. Piot) ;
- recensement partiel des représentations iconographiques de l'amphithéâtre depuis la fin du Moyen Âge (E. Jean-Courret) ;
- enquêtes orales sur les légendes urbaines contemporaines et le patrimoine immatériel associé à l'édifice (I. Labatut et A. Puig).

Les deux campagnes de fouilles de l'été 2010 ont avant tout permis de montrer à quel point cet édifice avait fait l'objet d'interventions intrusives dès la fin du Moyen Âge et jusqu'aux années 1980. Hormis

les vestiges architecturaux actuellement visibles (et grandement remaniés), il ne reste que peu d'éléments antiques conservés. Le niveau de circulation actuel de la parcelle se situe à une altitude inférieure à celle des sorties de fondation des murs. Tous les niveaux d'occupation et de destruction antiques ont été oblitérés par des travaux de terrassement au XVIII^e siècle, de consolidation et de valorisation au XIX^e.

Néanmoins, le mobilier mis au jour dans les tranchées de fondation des murs du *vomitorium* (Z2 S2) permet de proposer un *TPQ* du dernier quart du I^{er} siècle p.C. (C. Sanchez et Ch. Sireix). Il est donc probable que la date de construction de l'amphithéâtre soit flavienne ou antonine.

De plus, les traces d'une occupation inédite sur le site, mais pour le moment indéterminée, ont été révélées pour l'Âge du Bronze (Z3 S1) et la fin du Moyen Âge (XV^e siècle dans Z1 S1, étude : S. Maleret).

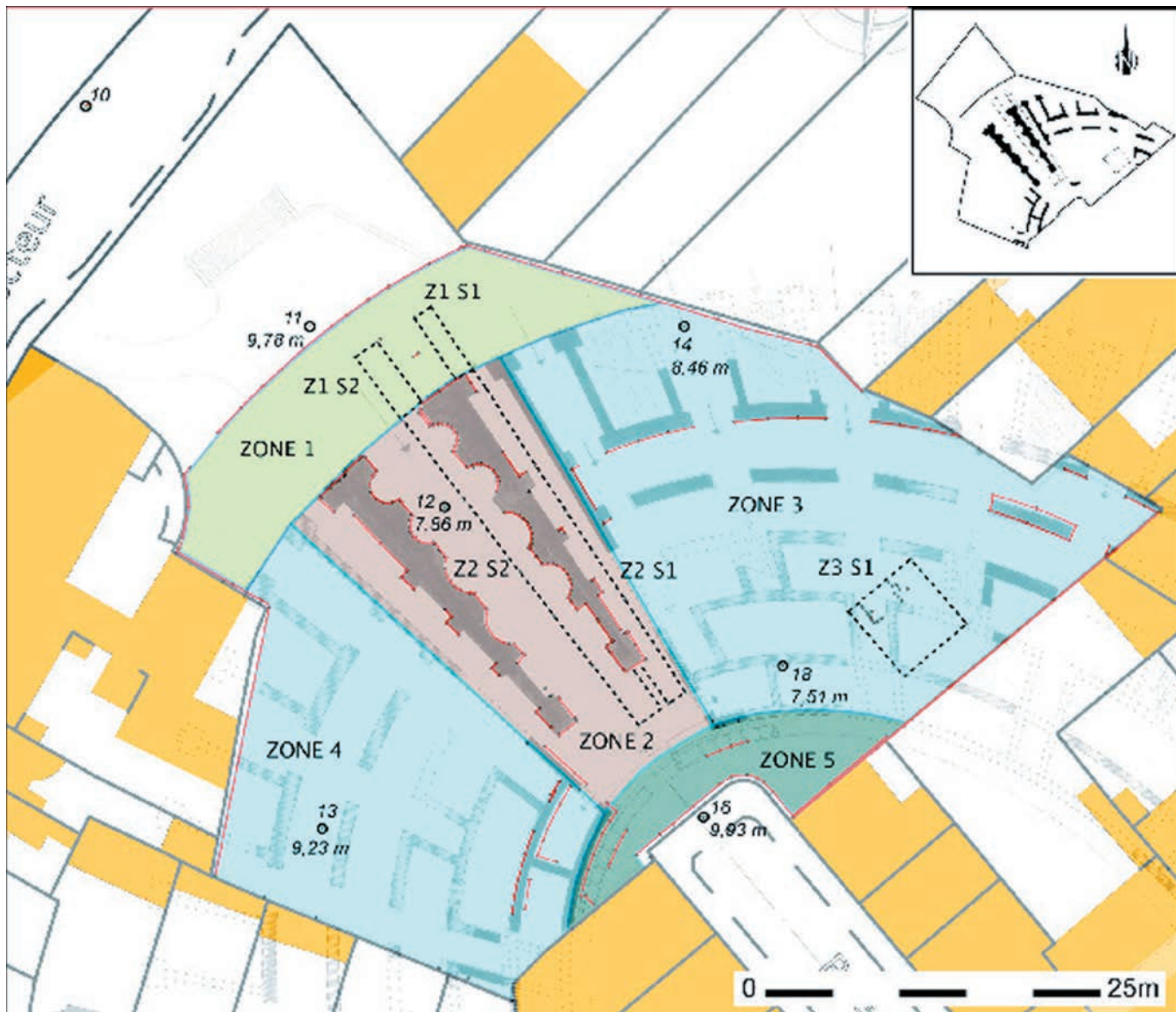
Si l'étude des documents iconographiques et de la stratigraphie (Z3 S1) montre que la démolition partielle de l'amphithéâtre commence au plus tard vers le milieu du XVII^e siècle, c'est pourtant dans la seconde moitié du XVIII^e qu'il fait l'objet des plus importants travaux de terrassement. L'intérieur du Palais-Gallien, nivelé, sert alors de décharge municipale. Une épaisse couche de cendres et de chaux, mêlée à de très nombreux restes osseux (Z3 S1), montre qu'on y brûlait les carcasses d'animaux.

La privatisation et le lotissement de l'amphithéâtre interviennent peu après la Révolution française. Elle débute par le nivellement du terrain, par apport de remblais, et s'accompagne de l'arasement d'une partie des maçonneries. C'est dans ces niveaux qu'a été découvert le squelette d'un individu masculin âgé d'une trentaine d'années (P. Cambra).

D'un point de vue architectural, on a pu déterminer que les fondations des murs sont creusées dans le substrat argileux formé de graves. Celles du pilier de la façade extérieure du *vomitorium* (Z2 S2) atteignent même plus de 3 m de profondeur et reposent sur les bancs de calcaire. De plus, on sait désormais que les travées de la *cavea* (Z3 S1) étaient construites sur remblais. Leur fouille en 2011 devrait permettre de résoudre définitivement le problème de la date de construction de l'amphithéâtre.

Pour finir, rappelons que l'opération a fait l'objet d'une très importante couverture médiatique et que le programme de valorisation du site s'est révélé être un franc succès.

Hourcade David



Bordeaux - Rue du Palais-Gallien. Zonage et plan de localisation des sondages sur la parcelle KT 01 (1/500e).
Relevé : Th. Morin. DAO : D. Hourcade et Th. Morin.

Haut Empire

BORDEAUX

12 rue Jean Fleuret et cours du Maréchal Juin

A la suite du projet de construction d'un ensemble immobilier destiné à la communauté urbaine de Bordeaux, un diagnostic archéologique a été prescrit dans le quartier Mériadeck à Bordeaux.

La parcelle concernée, KA 144, se situe dans un environnement archéologique riche, bien qu'encore assez mal connu. Ainsi, à seulement quelques mètres à l'ouest, le 9, cours du Maréchal Juin (KA 32, 136 et 137) a été sondé en 2007 par W. Migeon (INRAP) puis a fait en 2008 l'objet d'une fouille dirigée par J. Hénique (Société Hadès) ; ce site a livré des vestiges à mettre

en relation avec l'artisanat de la tannerie et de la teinturerie.

En 1986, la parcelle KA 139-140, qui jouxte immédiatement à l'est la parcelle concernée avait également été fouillée par M.-A. Gaidon ; des vestiges antiques avaient été mis au jour dans une aire décrite comme un dépotoir.

Comme ces deux parcelles, KA 144 se trouve sur l'ancienne berge nord du Peugue. Le site de la cité judiciaire, fouillé en 1994 sous la direction de Ch. Sireix (INRAP) est lui aussi proche de la parcelle concernée ;

il a permis d'appréhender sur la rive sud du Peugue des vestiges liés à l'artisanat de la métallurgie du fer et du bronze, du travail de la corne, du textile et de la mégisserie. Il constitue la suite des structures identifiées en 1985 par D. Barraud rue des Frères Bonie. La vocation artisanale du quartier, situé en limite de la ville, est donc clairement établie.

L'intérêt de cette parcelle est encore renforcé par le fait qu'il s'agit d'une des ultimes encore exploitables à Mériadeck du point de vue archéologique.

Pour appréhender son potentiel, un sondage unique a été effectué en son centre, par paliers successifs pour atteindre la base des vestiges archéologiques, située à une profondeur avoisinant les six mètres. Des coupes ont été réalisées, en décapant progressivement les couches stratigraphiques (cf. fig.). Les niveaux contemporains liés à l'aménagement du quartier dans les années 1970-1980 ont tout d'abord été reconnus. Puis les niveaux modernes, surplombant trois couches de tourbes apparaissant à une altitude de 5,40 m NGF. À la base de ces tourbes se trouvent les niveaux antiques du I^{er} siècle au IV^e, matérialisés par des remblais au sommet desquels se trouvait le squelette d'un cheval en connexion anatomique.

Sous ces remblais, des niveaux d'une épaisseur moindre aux petits éléments figurant à plat, apparaissent. Deux de ces niveaux sont associés

à des empièvements aux limites franches. Ils sont d'interprétation difficile en raison de la taille réduite de la fenêtre dans laquelle ils figuraient. Ils sont datés entre la deuxième moitié du I^{er} siècle et la première moitié du III^e. La présence de tessons d'amphore de *Lipari* 130 dans ces niveaux les relie à l'artisanat de la tannerie et de la teinturerie. Il faut également signaler la découverte dans une de ces couches d'un os de boviné scié, à mettre en relation avec de la tabletterie.

Enfin, les niveaux de vestiges archéologiques les plus anciens sont représentés par des remblais de stabilisation du sol, disposés dans des dépressions du substrat calcaire, des épandages de chaux ou de calcaire pilé, dans lesquels on peut observer des pieux en bois, ainsi qu'une fosse dont le mobilier est daté de la deuxième moitié du I^{er} siècle.

La nécessité d'effectuer des paliers de sécurité lors de la réalisation du sondage a eu pour conséquence une très faible surface d'ouverture au fond. Les vestiges observés n'ont donc pas pu être interprétés. Une excavation réalisée sur l'intégralité de la parcelle permettrait de préciser la fonction de ces niveaux, à savoir si des tanneries ou teintureries pouvaient se trouver sur place aux I^{er} et II^e siècles, et si ce n'est pas le cas, quelle est la nature de ces aménagements.

Elizagoyen Vanessa

BOURG-EN-GIRONDE

La Fontaine

On doit à P. Bistaudeau, militaire de formation et passionné par sa ville, d'avoir fait remonter à la lumière la fontaine « romaine » qui resta dans l'oubli jusque dans les années 1970 car cachée aux yeux de tous. Rupestre et sobrement ornée, elle se situe dans la zone du port. L'auteur développe sur l'agglomération toute une réflexion historique et une abondante littérature qu'il convient de prendre avec précaution. Dans les sources antiques, le lieu est connu par le fameux texte de Sidoine Apollinaire (*Carmen* XXII) décrivant, vers 462, la *villa* fortifiée de son ami Pontius Leontius dans lequel il se rendit, *villa* que l'on place traditionnellement sous l'agglomération actuelle.

Il nous a semblé intéressant, dans ce contexte, de reprendre l'étude de cette fontaine, sans a priori ni arrière-pensée. Pour cela, une petite équipe pluridisciplinaire de chercheurs a été constituée

rassemblant historiens, archéologues antiquisant et médiéviste (A. Bouet, D. Coquillas), spécialiste de la taille de la pierre (J. Gaillard), mais également des relevés architecturaux (P. Mora, L. Espinasse). Le perfectionnement des techniques de relevé en trois dimensions a été d'un incomparable apport. En effet, comment dresser un plan précis d'un tel aménagement, constitué pour une part non négligeable par un tunnel et ses ramifications, creusés à différentes époques dans la falaise, et aux contours très irréguliers ? Il a été décidé de faire appel au procédé de numérisation 3D par lasergrammétrie afin d'obtenir ce relevé. L'étude historique et archéologique qui vise à établir les différentes phases d'évolution et à les dater est en cours et paraîtra dans la revue *Aquitania*.

Bouet Alain



Bordeaux - Rue Jean Fleuret.
Vues des niveaux inférieurs et supérieurs de la coupe nord-sud. V. Elizagoyen, Inrap.



La municipalité de Canéjan envisage de mettre en valeur le site de l'hôpital-prieuré de Camparian. Sur le terrain, subsistent les vestiges d'une chapelle, datable du XIIIe siècle mais probablement de fondation plus ancienne. Des fouilles, conduites par Roger Mercier entre 1966 et 1970, avaient abordé cet édifice ainsi qu'un autre bâtiment situé 40 mètres à l'ouest. Il avait été observé que la façade occidentale de la chapelle s'appuie sur une maçonnerie appartenant d'évidence à une construction bien antérieure. Par ailleurs, du mobilier estimé gallo-romain et du Haut Moyen Âge avait été observé.

Afin de mieux cerner les différents états d'occupation et de concilier au mieux la conservation des vestiges avec les aménagements inhérents à une mise en valeur, il a été convenu entre le service régional de l'archéologie et la mairie de réaliser un diagnostic.

Cinq décapages limités et autant de tranchées ont été ouverts, pour la grande majorité concentrés autour de la chapelle et sur le bâtiment situé à l'ouest du terrain.

Le plan de la chapelle étant en bonne partie déjà réalisé par Roger Mercier, l'étude de l'édifice et de ses abords s'est limitée à deux décapages au sud-ouest et au nord et à l'ouverture de quatre tranchées au nord, à l'est, au sud-ouest et au sud.

Contre le sanctuaire sont conservées des tombes à cuve monolithe. Toutes épousent l'axe du mur occidental de l'église : sud-sud-ouest/sud-sud-est, l'édifice présentant une orientation atypique. L'une d'elles est intégrée à la fondation de la façade occidentale de la chapelle. Deux autres sont remployées dans les fondations des murs d'un bâtiment accolé à ladite façade. Une dernière est recoupée par un des murs de ce bâtiment. Si les caractéristiques de deux de ces tombes permettent de les situer chronologiquement entre les XIIe et XIVe siècles, on peut envisager une époque plus reculée pour celle engagée dans la fondation de la chapelle.

Au nord et au sud-ouest de l'église, dans un rayon de 20 mètres, 10 sépultures en « pleine terre », dont deux d'enfants, percent le niveau naturel des sables argilo-graveleux. On retrouve l'orientation classique est/ouest, tête à l'ouest. Aucun élément mobilier n'accompagne les défunts.

À l'ouest et au nord-est, deux bâtiments sont accolés à la chapelle. Du premier, ne subsistent qu'un lambeau de sol et des fondations. Au nord, le second

bâtiment figure sur un plan d'*arpentement* de 1755 et les anciens cadastres. Constitué d'une pièce unique, il communique avec l'intérieur de la nef de la chapelle dès lors désanctuarisée.

À une dizaine de mètres plus au nord, un autre bâtiment, totalement isolé, livre les vestiges d'un sol de carreaux au traitement soigné. Comme le précédent, il figure sur les plans anciens. Le mobilier collecté se rapporte aux périodes moderne et contemporaine.

Deux décapages aux extrémités est et ouest du bâtiment situé à la limite occidentale du site ont permis de compléter son plan. Il présente une divergence marquée dans l'orientation des murs de part et d'autre de son axe médian. Cette différence tient peut-être à une phase de réaménagement du bâtiment, phase reconnue par la mise au jour de deux niveaux de circulation superposés. On relève surtout que les éléments encore en place dans la moitié ouest (sols, base de cheminée, départ d'escalier) diffèrent avec les témoins plus sobres observés dans la partie orientale, vouée aux activités agricoles. Le mobilier collecté remonte aux périodes moderne et contemporaine.

Aucune trace d'installation gallo-romaine n'a été découverte et l'attribution à cette période du massif maçonné, sur lequel s'appuie la façade occidentale de la chapelle, reste une hypothèse. Aux découvertes de tessons du Haut Empire lors de la première campagne s'ajoute une monnaie, peut-être deux, retrouvées hors contexte stratigraphique.

La reconnaissance de tessons du Haut Moyen Âge mériterait une étude plus poussée. La cuve de sarcophage englobée dans la fondation de la chapelle témoigne d'une occupation antérieure au XIIIe siècle.

À compter de ce siècle, l'histoire du site nous est mieux connue. Autour de la chapelle de l'hôpital, devenu prieuré, le cimetière reste en activité jusqu'à la Révolution. Transformé en exploitation agricole doté d'une ou plusieurs habitations cossues, le site est abandonné entre le milieu du XIXe siècle et le début du XXe. À l'exception des pans de murs de la nef de la chapelle, il finit par être totalement détruit, les élévations des autres bâtiments servant peut-être de carrière. Le reste du terrain est passablement bouleversé et les sépultures les moins profondément enfouies semblent avoir disparu à cette occasion.

Charpentier Xavier

ISLE-SAINT-GEORGES Dorgès

Une fouille programmée s'est déroulée du 21 juin au 18 juillet 2010 à Dorgès, au nord de la parcelle 63. Une tranchée de 50 mètres de long a été pratiquée afin de déterminer si l'absence de structures et de mobilier archéologique dans ce secteur (attestée à la fois par la prospection géophysique et la prospection pédestre : cf. BSR 2009) marquait la limite du site, ou bien si l'occupation était masquée par des recouvrements sédimentaires.

Cette opération a permis de démontrer que des vestiges sont bien présents dans cette zone, mais que ceux-ci correspondent à une occupation courte et peu marquée du 1er siècle p.C., enfouie à 0,50 m de profondeur et soumise à des épisodes d'inondation. Un sondage géomorphologique réalisé sous la direction de Gilles Arnaud-Fassetta (Université de Paris Est-Créteil), à l'extrémité nord-ouest de la tranchée, a clairement montré l'absence à cet endroit de niveaux archéologiques plus anciens. Des niveaux de la deuxième moitié du 1er siècle a.C. ont en revanche été mis en évidence au sud-est de la tranchée, associés

à des sols de cailloutis ou de terre. Du mobilier du Premier Âge du Fer y a été recueilli en quantité non négligeable sans que les niveaux correspondants aient été mis au jour (à l'exception, peut-être, d'un foyer) ; la fouille n'est pas descendue au-delà de 1,30 m mais des niveaux stratifiés sont présents au-delà de cette limite. Toutes les couches du 1er siècle a.C. et du 1er siècle p.C. ont livré des vestiges du travail du fer et des alliages cuivreux.

Le sondage géomorphologique a par ailleurs montré que l'installation gallo-romaine s'est faite dans une plaine d'inondation distale (donc, à plusieurs dizaines de mètres du paléochenal de la Garonne, laquelle se trouve à l'heure actuelle à 300m plus au nord) et qu'un paléochenal plus ancien, situé à 4,50 m de profondeur, a pu être actif au Premier Âge du Fer. En conjuguant les observations archéologiques et géomorphologiques, on peut supposer que jusqu'au 1er siècle a.C., la limite orientale de l'habitat passait au nord de la parcelle 63.

Collin Anne

LANGOIRAN Le Castéra

Après une interruption d'un an, une nouvelle opération programmée s'est déroulée sur le site du *castrum* du Castéra de Langoiran sur les secteurs ouverts en 2008. La campagne a permis d'affiner les méthodes utilisées sur un site à la stratigraphie très complexe dont la fouille sert à la formation de terrain des étudiants en archéologie de l'université de Bordeaux 3. L'objectif était de terminer l'évaluation du site, entreprise depuis 2007, en vérifiant l'hypothèse avancée en 2008 d'un phasage du site en deux temps. Sans répondre à toutes les questions, la campagne 2010 a cependant permis de préciser l'idée d'une première phase de construction et d'occupation du site ancrée entre les XIe et XIIIe siècles. Le site se présente alors comme une plateforme fossoyée. Une

enceinte composée d'un mur massif coffré, installé au sommet d'un talus d'argile de forme ovoïdale, protège un enclos abritant au moins un bâtiment central aux murs maçonnés. Dans le courant du XIIIe siècle, une seconde phase voit la destruction et la récupération des matériaux du ou des bâtiments primitifs édifiés dans l'enclos. L'enclos est alors remblayé jusqu'à la hauteur du pied du mur d'enceinte. De nouvelles structures, probablement sur solin de pierre et élévation de terre, viennent alors s'appuyer contre le mur d'enceinte. Elles correspondent à la fin de l'occupation du site castral au XIIIe siècle et probablement au XIVe (les derniers niveaux d'occupation du site ont été détruits par les labours).

Faravel Sylvie

LIBOURNE 5 rue du Président Carnot

Un projet d'aménagement de logements par la société Logevie est à l'origine du diagnostic archéologique réalisé à Libourne. La parcelle concernée par les sondages, CO 866, se trouve à l'intérieur de la bastide médiévale, à proximité immédiate de la tour du Grand Port. La surface de celle-ci, environ 380 m² a entraîné la réalisation d'un sondage unique, orienté nord-est/sud-ouest, étendu dans un deuxième temps vers le sud-est, afin d'avoir une vision plus précise des vestiges rencontrés (cf. fig.).

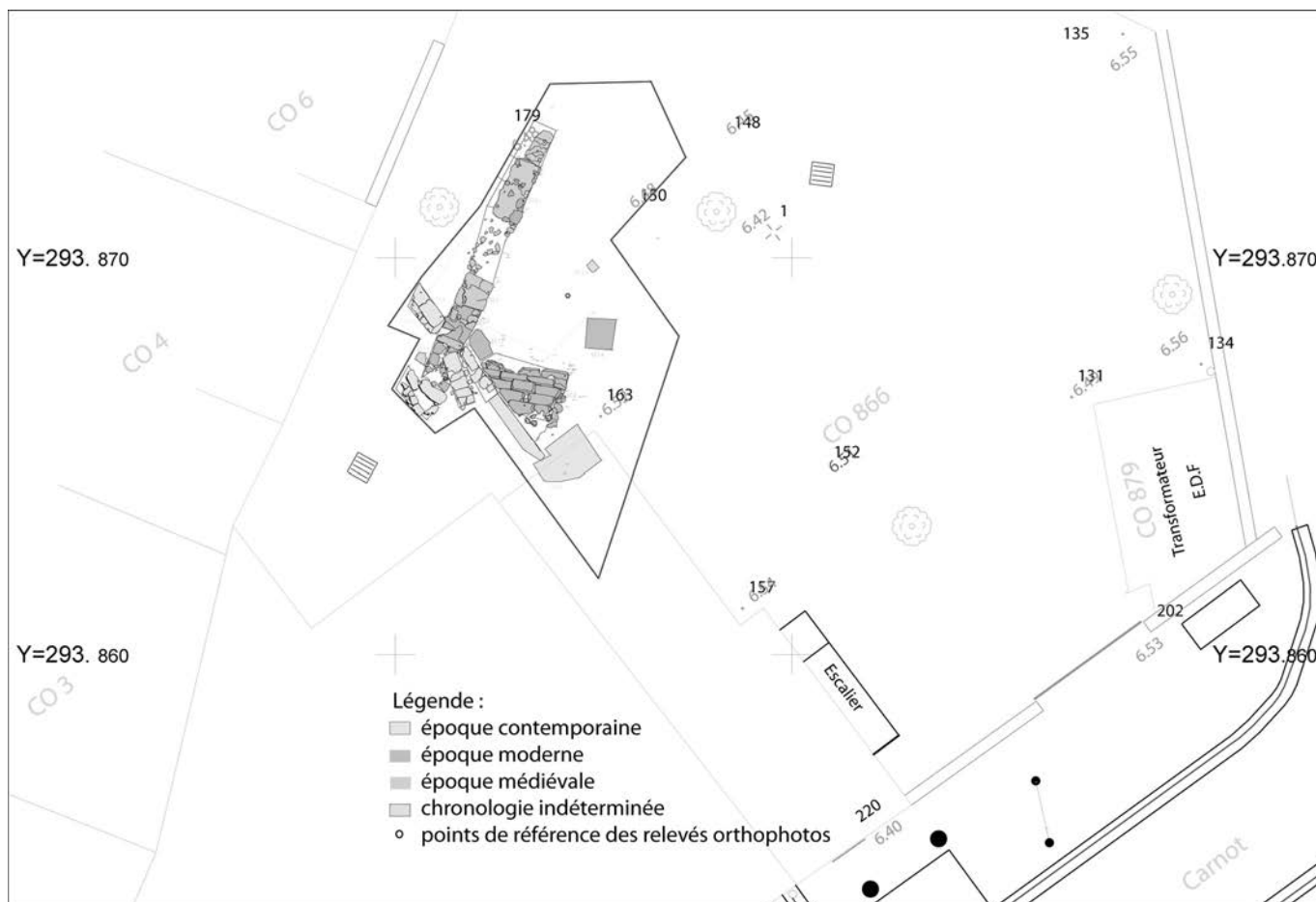
Dès les premiers coups de pelle mécanique, des murs sont apparus, à une profondeur de 0,30 m. Il s'agissait en premier lieu de murs contemporains, pour la plupart orientés nord-ouest/sud-est, postérieurs à des niveaux de remblais modernes et s'appuyant sur un mur central, perpendiculaire, se trouvant dans l'axe de la tranchée.

La partie sud de ce dernier mur est attribuée à la période moderne, et plus précisément aux XVIIe-XVIIIe siècles.

D'autres structures de la même période ont été identifiées dans la partie sud du sondage. La plus

remarquable est une voûte de belle facture, en pierres de taille ; orientée est-ouest, elle a été observée sur 2,10 m de longueur (cf. fig.). Sa largeur est de 1,50 m et sa hauteur de 2,12 m. Elle porte, sur son sommet, deux rangées de trous d'aération, disposés à intervalles réguliers. Les murs contemporains de la partie sud du sondage sont construits sur ce bâti, qui vient buter contre le mur central, ce qui semble indiquer que ce bâti, interprété comme un puisard, lui serait postérieur.

D'autres vestiges, se rattachant quant à eux à la période médiévale, ont été découverts, au centre et au nord du sondage. Le premier d'entre eux est en fait la partie nord du mur central : dans le prolongement d'un pilier maçonné, mesurant en plan 0,95 x 0,75 m se trouve un mur reconnu sur une longueur totale de 4,24 m, d'axe nord-nord-est/sud-sud-ouest, à la largeur moyenne de 0,70 m. A la jonction entre ces deux éléments, une ouverture a été identifiée, constituant probablement une ancienne porte obturée, peut-être à l'époque moderne. Les fondations de cet ensemble ont été reconnues. Elles sont constituées



Plan topographique du site au 1/200e. V. Pasquet, Inrap.



Libourne - 5 rue du Président Carnot. Le probable « puisard » moderne. V. Elizagoyen, Inrap.

de gros blocs de calcaire noyés dans une maçonnerie grossière. Le comblement de la tranchée de fondation a livré de la céramique attribuable à la deuxième moitié du XIV^e siècle.

A cette construction sont associés, au centre du sondage, plusieurs états de voirie médiévale. En effet, trois phases au moins ont pu être distinguées, chacune conservant son niveau de circulation, assorti d'un niveau de chaux et de grave. Le milieu humide dans lequel s'inscrit la parcelle a permis la conservation sur ces couches du bois et d'autres matières organiques. Il est raisonnable de penser qu'au moins le niveau supérieur de la voirie est contemporain du pilier et du mur. Quoi qu'il en soit, la fourchette de datation obtenue par le biais de la céramique montre que ces trois phases se sont succédé rapidement durant la deuxième moitié du XIV^e siècle.

L'intérêt de cette découverte est grand, puisque ce site s'inscrit au cœur de la bastide médiévale, à proximité du Grand Port. L'arpentage réalisé en 1459 à l'initiative de Charles VII mentionne un hôtel particulier localisé en cet endroit. En outre, il subsiste des vestiges de mur, qui forment la limite est du site et qui sont connus sous le nom de « mur des Lépreux ». Il pourrait également s'agir ici d'un mur appartenant au même bâtiment que celui mis au jour lors de ce diagnostic.

Elizagoyen Vanessa

- BOCHACAM., MOUTHON F., MOUTHON-SEPEAU N. *La bastide de Libourne au lendemain de la Guerre de Cent Ans, l'organisation de l'espace urbain*, Bordeaux, 1995, p. 63 et figure 31.
- DUCASSE J. L'Hôpital des lépreux, *Revue historique et archéologique du Libournais*, n° 84, Tome XXV, 1957, p. 33-44.

LUGASSON Fauroux

Ce site a fait l'objet de deux opérations successives, l'une liée à des travaux agricoles, l'autre à des perspectives programmées mais toutes deux documentent les mêmes problématiques.

En mai 2010, lors de travaux de défonçage sur le site de Fauroux, des restes humains et de la céramique ont été remontés par le labour. Une fouille de sauvetage a été réalisée mettant à jour une sépulture et un four de potier. Le four comportait un remplissage de cendres et de tessons de céramique dans l'alandier et dans la chambre de chauffe, s'y trouvaient en plus de nombreuses pierres provenant de l'effondrement du support de sole. Il restait un fragment de la voûte de l'alandier. La sépulture est venue par la suite, après l'abandon du four. Il s'agit de celle d'un enfant d'environ dix ans. Le mobilier, étudié par Valérie Marache, a permis d'identifier de nombreux restes de pots et de cruches pontées en céramique polie rouge, qui seraient des ratés de cuisson. Le mobilier est au plus tard du XIIe siècle, et probablement antérieur. La date d'ensevelissement de l'enfant n'a pu être précisée de manière certaine, mais pourrait remonter au XIVe siècle.

Du mois de juillet au mois de novembre 2010, une opération de prospection diachronique a été menée sur

le site du « souterrain refuge » de Fauroux à Lugasson, canton de Targon (33). Le but de cette opération, consécutive à la découverte du four de potier médiéval sur le plateau, à environ 150 mètres de ce souterrain, était de mieux comprendre l'ensemble du site. Une série de quatorze tranchées a été faite sur une parcelle destinée à être replantée en vigne, située entre le four et le souterrain. Ces sondages se sont révélés négatifs. Une autre série a été menée tout près du souterrain qui a permis de repérer une zone en creux longitudinale d'environ un mètre de profondeur, remplie de matériel médiéval, de pierres, le tout dans une terre cendreuse. Il est pour le moment difficile de dire avec certitude quelle est l'origine de ce creusement : carrière, fossé ? L'étude du mobilier n'a pu être menée à son terme, d'où la nécessité de poursuivre ce travail en 2011. Les premières constatations permettent d'affirmer que le mobilier retrouvé se situe entre les XIIe et XIVe siècles. Il doit être mis en relation avec le matériel archéologique découvert dans un puits donnant un nouvel accès à ce souterrain qui se trouve à proximité et qu'il conviendra également d'étudier. D'autres sondages complémentaires doivent avoir lieu en 2011.

Huguet Jean-Claude

LUSSAC Le Cros

La sensibilité archéologique des parcelles concernées par un projet de construction individuelle est fondée sur la découverte au XIXe siècle de vestiges gallo-romains dans le secteur du Cros : murs, fragment de mosaïque, sépultures, fosses, fragments de colonne en pierre ou en marbre décrits en 1899 par E. Corbinau. La prescription d'un diagnostic archéologique en a naturellement découlé.

Sept tranchées ont été implantées, correspondant à 7,2 % de l'emprise en contexte de colluvions de versant sur substrat calcaire à astéries.

Des vestiges très arasés ont été mis en évidence, révélant au moins trois états d'occupation. Les seuls marqueurs chronologiques découverts durant ce diagnostic se rapportent à l'Antiquité tardive.

Le premier état était illustré par une petite fosse visible en coupe. Avec le second état, le terrain a été légèrement aplani voire excavé avant l'installation de cinq murs conservés seulement en fondation et datés au plus tôt du Bas Empire. L'utilisation de deux types

de mortiers dans le montage de ces maçonneries ouvre l'hypothèse de deux états.

Le troisième ou quatrième état est matérialisé par des fosses implantées au détriment des murs. L'une d'entre elles contenait du mobilier attribué à l'Antiquité tardive.

Ce site se distingue des découvertes anciennes du Cros qu'il faut probablement situer plus haut sur le plateau : par le contexte d'implantation, argileux dans notre cas, calcaire dans l'autre et par l'absence de correspondance entre nos plans et ceux du XIXe siècle.

La nature du site reste ici indéterminée en raison de son extrême arasement et des incertitudes sur le nombre d'états.

Cependant, l'absence totale, jusque dans les déblais, d'éléments remarquables tels que fragments de marbre, de colonnes, d'enduits ou de tesselles, tend à écarter l'hypothèse d'une *villa* ou d'un bâtiment prestigieux.

Gineste Marie-Christine

MERIGNAC

ZAC Centre ville ilots 3 et 4

Intervention sur l'ilot 4

La poursuite du projet d'aménagement du centre-ville de Mérignac est à l'origine de l'opération de diagnostic archéologique réalisée sur l'ilot 4.

La première phase de sondages a été réalisée sur l'ilot 1, qui se trouve au nord de la ZAC, fin 2006. Celle-ci n'a révélé que peu de vestiges dans sa partie septentrionale, tandis que la densité de vestiges s'accroît à proximité de l'église Saint-Vincent. Ces derniers consistent en des structures funéraires modernes et médiévales et des structures en creux antiques.

Immédiatement au sud de l'église, l'ilot 3 a fait l'objet d'un diagnostic archéologique en 2009. Les sondages ont permis la reconnaissance d'aménagements de

berge non datés précisément, mais surmontés de remblais au mobilier antique et médiéval.

La parcelle concernée par l'opération menée en 2010 est l'ilot 4, situé à l'ouest de l'église et de l'ilot 3. Il occupe une superficie de 3480 m². Comme lors du diagnostic de l'ilot 3, les berges anciennes de la Devèze ont été observées. Des pieux y ont été identifiés, dans un niveau tourbeux où du mobilier moderne a été prélevé. Toutefois, aucun aménagement de la berge n'a été détecté, de même que le mobilier archéologique le plus ancien prélevé dans le cadre de cette opération est à rattacher à la période moderne.

Elizagoyen Vanessa

MIOS

Rue Saint-Jean

La prescription de diagnostic archéologique fait suite à un projet de construction d'une maison individuelle sur un terrain situé sur la commune de Mios.

Le contexte archéologique est assez riche puisque l'on signale sur la commune de nombreux gisements archéologiques, ainsi que de nombreuses découvertes isolées depuis le XIXe siècle (hache polie, flèche en silex, haches de l'Âge du Bronze Ancien).

Le potentiel archéologique mentionné dans le cahier des charges scientifiques portait sur l'existence possible d'un cimetière médiéval, compte tenu de la proximité de l'église Saint-Martin, et sur la reconnaissance d'un établissement antique anciennement observé dans lequel des mosaïques sont mentionnées.

Le terrain est situé sur la rive droite de la Leyre à 12 mètres d'altitude environ, il est longé dans le sens

nord nord-ouest/sud sud-est par un ruisseau actif qui se jette dans la Leyre. Les formations superficielles du Quaternaire reconnues lors des sondages sont constituées de sables fins blanc, associés à des graviers roulés de quartz. Localement apparaissent des passées de couleur rouille à noirâtre qui peuvent être assimilées à des sols podzoliques.

L'expertise archéologique s'est révélée négative, hormis la découverte d'un petit paléochenal colmaté, situé dans le nord de la parcelle et se jetant en direction d'un ruisseau attenant et affluent de la Leyre. Son colmatage définitif intervient à une date récente puisqu'il contenait en surface quelques céramiques datables des XIXe/XXe siècles.

Martin Jean-Michel

PLASSAC Clos du Chardonnet

Au cours de l'année 2010, les travaux de mise en valeur de la *villa* gallo-romaine de Plassac, située à quelques kilomètres au sud de Blaye, se sont poursuivis. Ils concernent essentiellement la partie orientale du bâtiment (cf. fig.), depuis le double hypocauste, dans l'angle nord-est de l'édifice, jusqu'au talus sur lequel est posée la croix du calvaire, auprès du parvis de l'église.

Les résultats obtenus viennent ainsi s'ajouter à ceux des fouilles réalisées dans les années 1960 et 1970 ainsi qu'aux observations déjà faites lors de la campagne de 2009. Le suivi des travaux a apporté de nombreuses informations complémentaires sur différents points d'aménagements de la *villa* qui confirment l'existence de plusieurs séquences de

construction dans cette partie du site (succession de sols, murs anciens arasés, changement dans les axes de circulation avec l'obturation de seuils ...).

Par ailleurs, le rabotage du talus du calvaire a montré l'existence de quelques restes d'inhumations (ossements sans organisation et fragments de cercueils), vestiges des sépultures de l'ancien cimetière paroissial avant son déplacement au XIX^e siècle.

L'opération de cette année continue donc de livrer des éléments nouveaux nous permettant de compléter l'histoire de la *villa* de Plassac mais confirmant aussi tout l'intérêt du suivi archéologique sur ce type de travaux.

Roudier Mathieu



Vue vers le nord de l'angle nord-est de l'aile orientale de la villa.

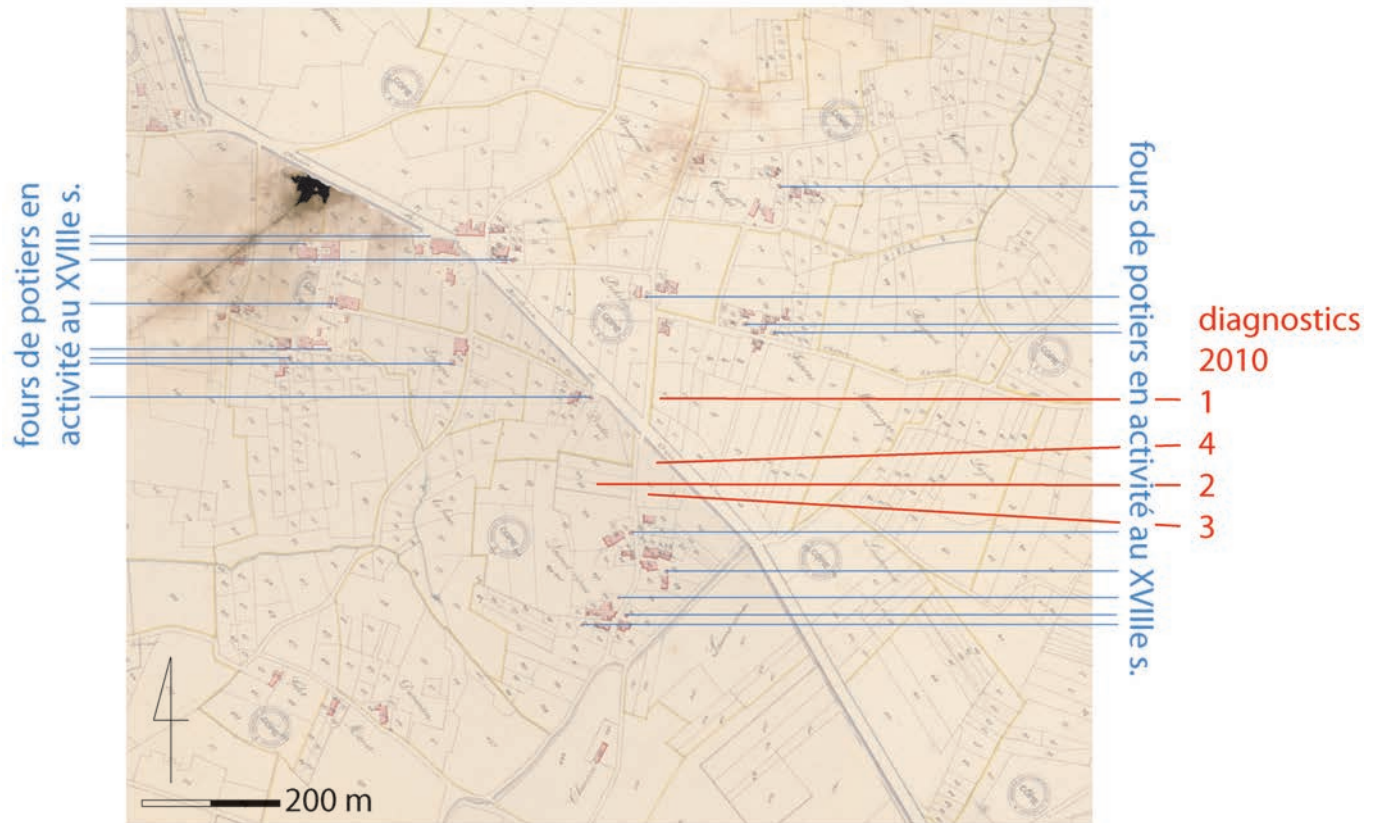
SADIRAC

Présentation générale

Sadirac est un centre potier bien connu très actif à partir du XIV^e siècle, les archives le faisant remonter au XIII^e siècle et quelques vestiges témoignant sans doute d'une production céramique antique.

Cette histoire rend la commune archéologiquement très sensible.

D'où la réalisation de diagnostics assez nombreux, qui tendent à se multiplier depuis 2009.



SADIRAC

Les Faures

Le terrain concerné se situe, au sud du hameau de Lorient dans le nord de la commune. Le projet, d'une surface de 800 m², concerne la parcelle de la section AC 533.

9 % de la surface totale de l'emprise a été sondée. L'opération n'a mis au jour aucune structure.

L'absence de structures étant une indication en soi, cette information contribue à la compréhension de l'organisation des différents secteurs d'activités du centre potier de Sadirac.

Béague Nadine

SADIRAC

Laurent-Videau, route de Lorient

Au sud du hameau de Lorient, un projet de lotissement d'une surface de 5500 m², comprenant cinq maisons, a provoqué la réalisation d'un diagnostic. Les parcelles sont situées autour d'une maison qui est conservée intacte avec son jardin et ses annexes dans le projet.

Huit tranchées ont été menées, soit 4,65 % de l'emprise. Une sorte de bourrelet rectiligne, dû à une variation géologique traverse le terrain d'est en ouest et le partage entre deux contextes distincts. La partie nord, éloignée de la route, en légère pente vers un ruisseau, ne contient aucun vestige. Les cinq sondages menés dans la partie sud présentent au contraire, sous différents épandages et creusements récents, un enchevêtrement de structures en creux.

Certaines se caractérisent aisément comme des puits circulaires ou légèrement ovalaires, menés dans la terre argileuse.

Leurs parois sont verticales ; elles ont pu localement être observées sur plus de deux mètres de profondeur. Leurs diamètres varient entre 1,50 et 2,50 m.

Certaines de ces fosses sont associées à des creusements linéaires de plusieurs mètres de longueurs. Ce sont sans doute moins des boyaux menés depuis la surface des fosses que les résultats de l'effondrement de galeries conduites en profondeur dans la couche argileuse.

D'autres structures sont de larges fosses, avec des envergures pouvant atteindre les six mètres. Elles semblent en fait composées de plusieurs creusements avec des diverticules irréguliers. Elles peuvent représenter des recoupements entre plusieurs structures indépendantes ou avoir été agrandies au

gré des besoins. L'une de ces structures contenait un madrier en bois résineux. A proximité d'une autre se trouvait un trou de poteau, plausible trace d'une chèvre.

Ces structures s'apparentent bien aux deux techniques d'époque moderne attestées à Sadirac pour extraire l'« argile bleue » travaillée par les potiers : des puits d'où partent des galeries, en général deux opposées ; de larges fosses à l'air libre. La première est interdite dans les années 1870 et remonte sans doute au XVI^e siècle ou même avant.

L'« argile bleue » a été observée vers 80 cm de profondeur sous un niveau de concrétions ferrugineuses (garluche, dénommée *garaù* à Sadirac) qui s'intègrent dans une couche d'argile orangée ; celle-ci se trouve sous du sable argileux jaune orangé, succédant à un sable argileux brun et à l'humus.

Les comblements de ces structures, où l'on distingue souvent plusieurs phases successives, mobilisent des terres de découverte issues d'un nouveau creusement (terre orangée, blocs de garluche) et d'abondants tessons, manifestation des rebuts de cuisson. Certains comblements recouvrant les bords d'une autre structure autorisent quelques relations de chronologie relative.

Les céramiques observées montrent des ensembles tantôt de la fin du XVII^e siècle ou du XVIII^e, tantôt du XIX^e. Ces datations coïncident bien avec celles des fours à poterie attestés à proximité immédiate.

Notice rédigée par Régaldo Pierre à partir des éléments fournis par Béague Nadine (Inrap)

SADIRAC

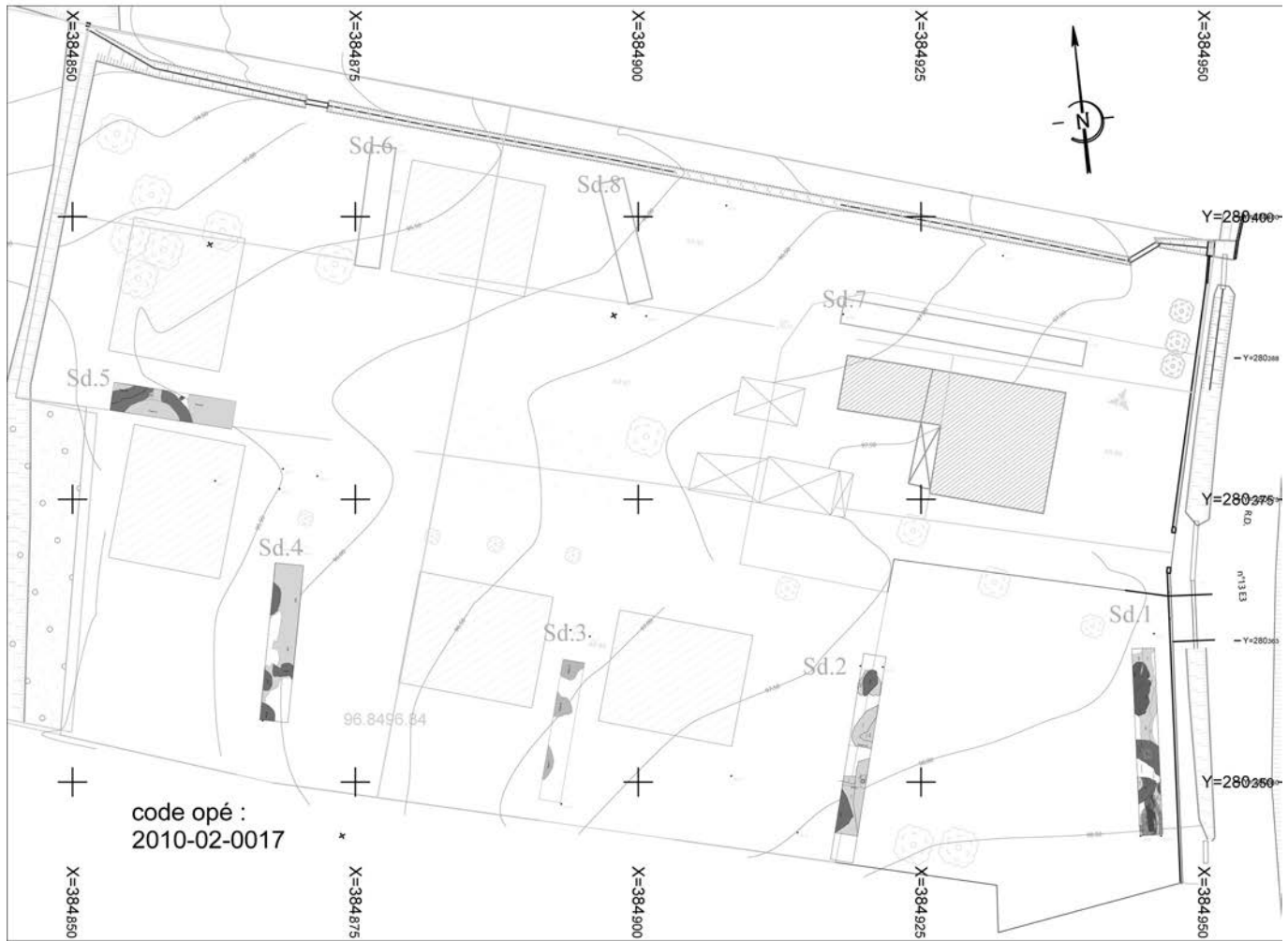
Laurent-Videau

Ce terrain de 900 m² a fait l'objet d'un diagnostic composé de deux sondages totalisant 7,44 % de l'emprise. Il est situé de l'autre côté de la RD13 qui longe le lotissement auquel la notice qui précède est consacrée. Les structures en creux qui y ont été observées sont de même nature et sensiblement de même chronologie.

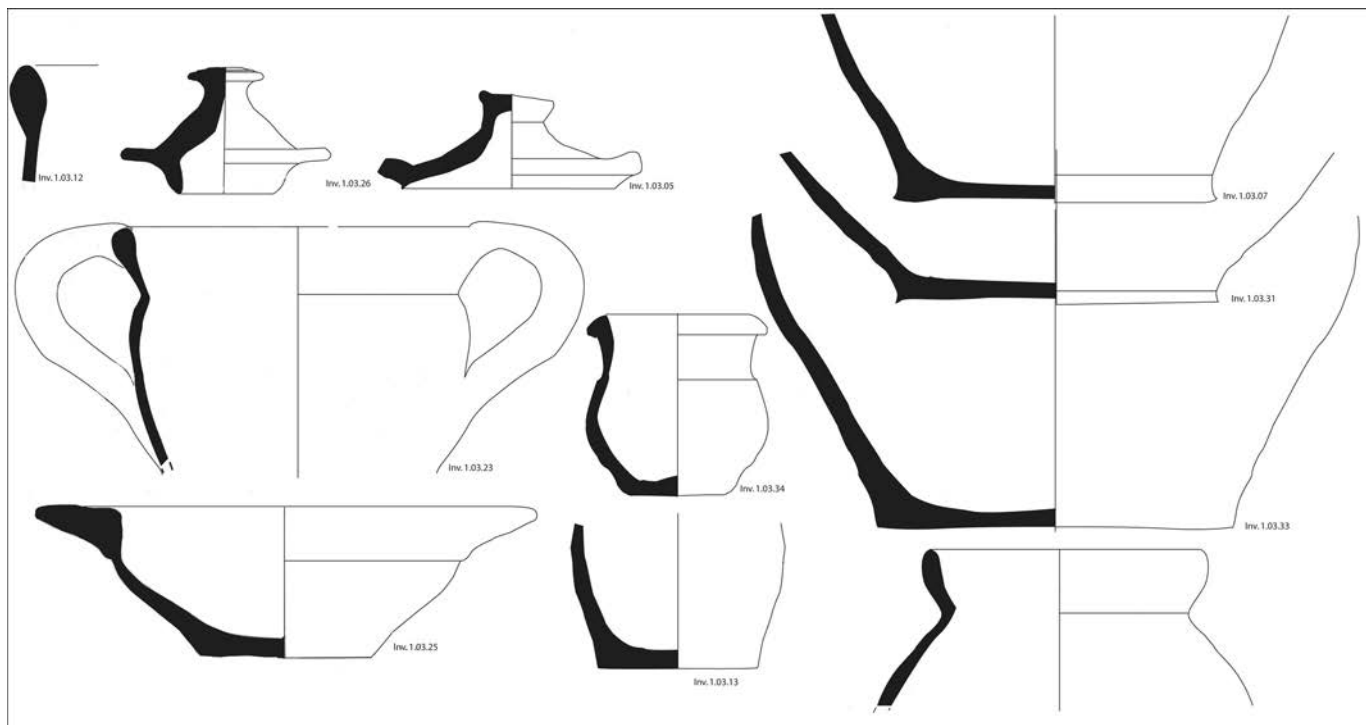
Un puits du premier sondage possède un comblement qui pourrait être de la seconde moitié du

XVII^e siècle. Le matériel contenu par un autre serait plutôt de la fin du XVIII^e ou du début du XIX^e. Trois autres fosses se recoupent, la plus ancienne d'entre elles semble bien elle aussi destinée à l'extraction ; elles s'échelonnent dans le XVIII^e.

Le second sondage a révélé un puits de 1,50 m de diamètre entouré par deux très larges fosses. Celles-ci étaient comblées de très abondants amas de gros tessons rejetés par l'artisanat céramique.



Sadirac - Laurent-Videau, Route de Lorient.
Ci-dessus : Implantation des tranchées sur fond cadastral.
Ci-dessous : Planche céramique sondage 1 St 3. DAO : N. Béague, Inrap.



Ce diagnostic et celui de la notice précédente ont révélé une zone d'extraction d'époque moderne qui n'avait pas encore été repérée. Elle est selon toute probabilité en liaison avec les officines voisines, en particulier du village de Laurent-Vidau qui comptait

quatre fours au XVIIIe siècle, dont deux ont été remplacés au XIXe.

Notice rédigée par Régaldo Pierre à partir des éléments fournis par Béague Nadine (Inrap)

Epouqe moderne

SADIRAC Laurent Videau 2

Le terrain, d'une surface de 998 m², se situe au sud du hameau de Lorient dans le nord de la commune de Sadirac.

Trois tranchées ont été réalisées, couvrant une surface de 66 m², soit 6,6 % de l'emprise du projet.

Le sondage 1 n'a livré aucune structure, mais la litho-stratigraphie montre la présence probable d'un paléochenal orienté est-sud-est/ouest-nord-ouest.

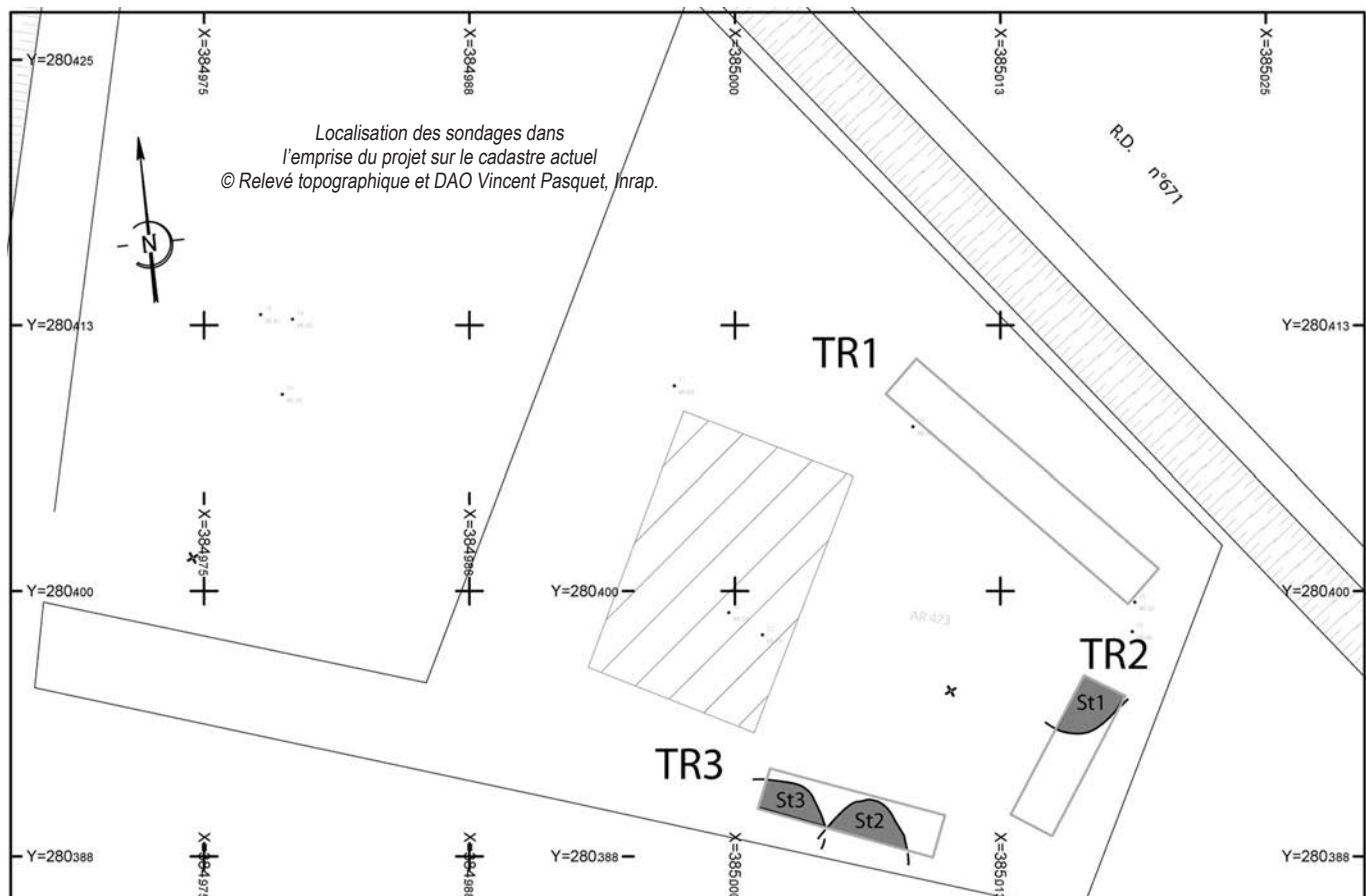
Dans le sondage 2, à l'interface des couches 2 et 3, à une profondeur de 0,35 m par rapport au sol actuel, on observe le tracé très régulier d'un creusement circulaire de 3 mètres de diamètre environ. La coupe à la pelle mécanique sur 2,90 m de haut met en évidence un creusement d'origine anthropique aux parois très verticales. Le comblement de ce puits est très proche de l'encaissant et il n'y a aucun artefact. L'eau remonte à 2,90 m, ce qui a stoppé notre tentative de parvenir au fond de la structure ou de trouver l'argile bleue.

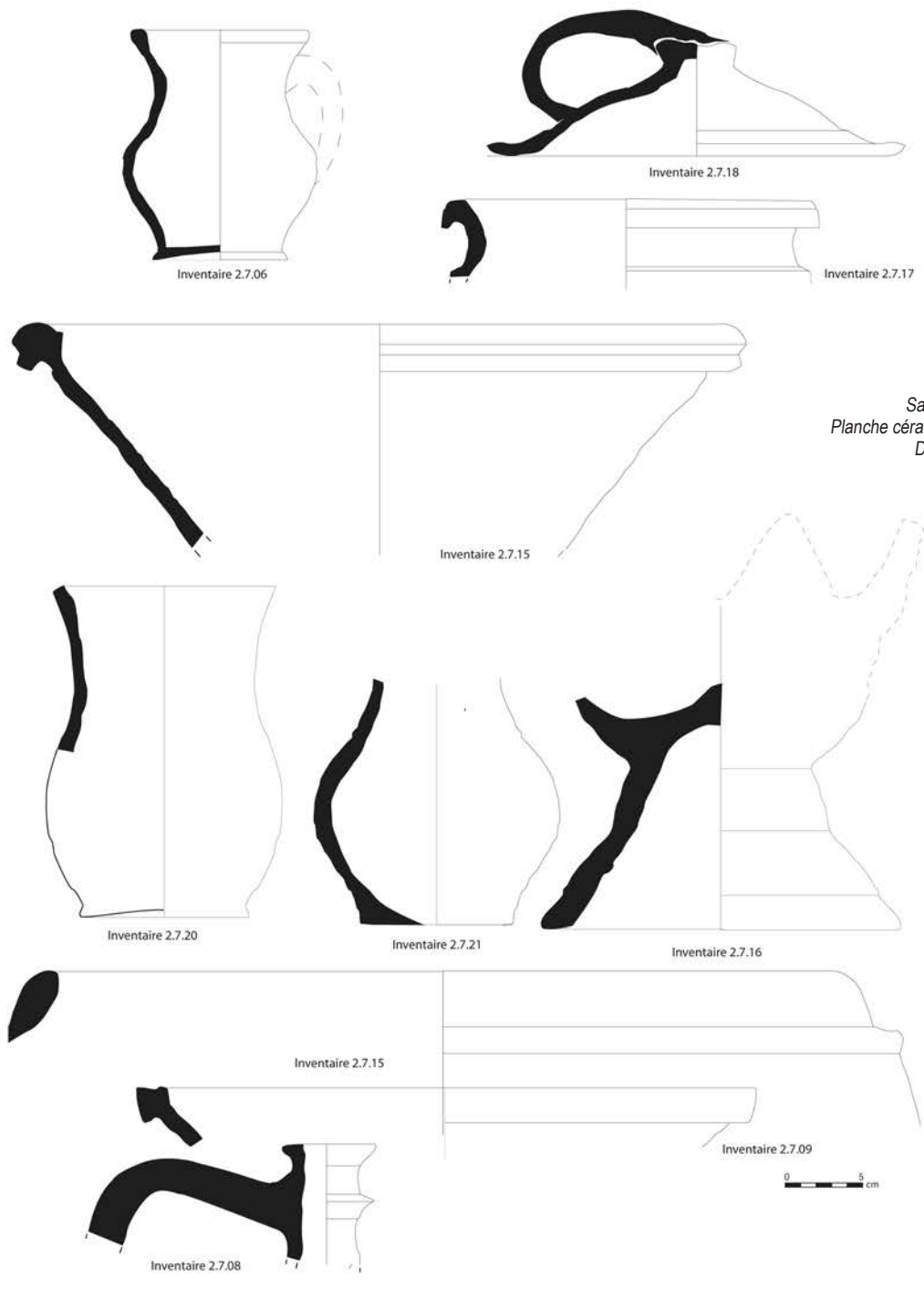
Le sondage 3 a la même stratigraphie et présente deux structures circulaires accolées qui n'ont pu être dégagées en totalité. Comme dans le sondage 2, elles mesurent trois mètres de diamètre environ. Elles sont accolées mais ne se recoupent pas. Le comblement est ici aussi un sable argileux friable grisâtre dénué de tout indice datant.

On peut supposer qu'il s'agit de puits d'extraction d'argile qui ont été rebouchés pratiquement aussitôt après qu'ils aient été creusés.

Même en l'absence de tout indice chronologique, les résultats de cette opération confirment l'existence d'une zone d'extraction, sans doute d'époque moderne, déjà repérée dans les diagnostics voisins dont les notices précèdent celle-ci.

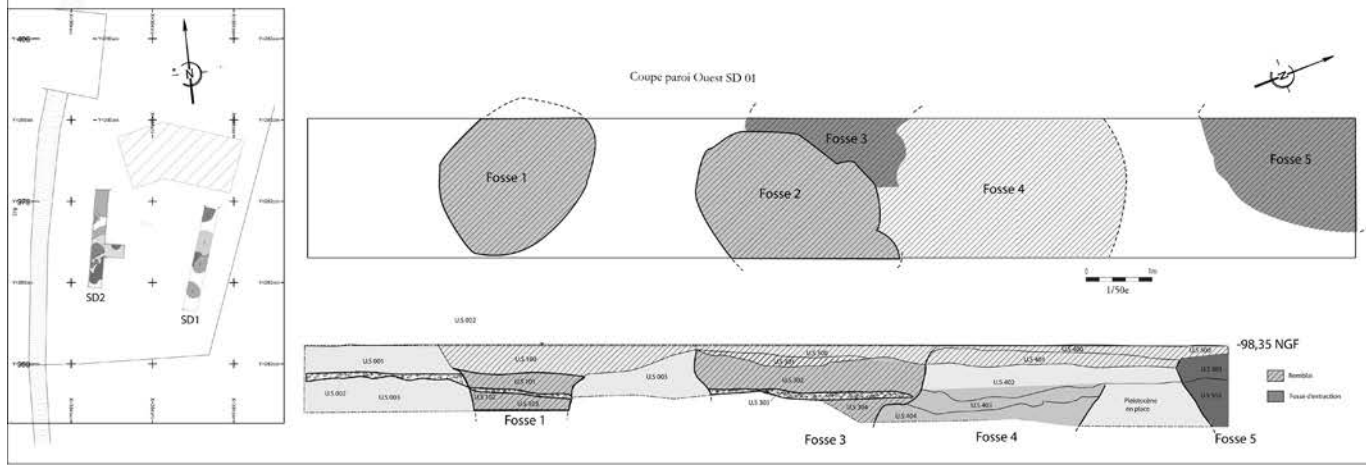
Béague Nadine





Sadirac - Laurent-Videau.
 Planche céramique sondage 2, St 7.
 DAO : N. Béague, Inrap.

Ci-dessous, à gauche : Localisation des sondages dans l'emprise du projet sur le cadastre actuel © Relevé topographique et DAO Vincent Pasquet, Inrap



SAINT-ÉMILION

Communauté de communes

La conjoncture climatique de l'été 2010 avec une forte sécheresse pendant toute la période estivale a été le facteur déterminant dans la découverte de nombreux sites en prospection aérienne.

Les sites découverts, très nombreux, sont le reflet de l'occupation ancienne de ce territoire.

D'assez nombreux cercles évoquent des tumulus : dans les vieilles vignes, les formes circulaires bien marquées laissent penser que seul l'arasement du tumulus a été détruit sans atteinte à son contenu ; dans les plantations récentes, le sous-solage profond

a probablement détruit l'ensemble provoquant un éparpillement fragmenté du matériel archéologique que les prospections de surface ont démontré.

On note pour l'époque gallo-romaine sept édifices, dont certains n'étaient connus que par le matériel recueilli lors de prospections. Trois bâtiments divers sont en cours d'identification.

Enfin, une possible motte féodale a été repérée près de Saint-Philippe d'Aiguille.

Petit Jean Pierre

Moyen Âge classique

SAINT-FÉLIX-DE-FONCAUDE

Pommiers

L'enceinte du *castrum* déserté de Pommiers, édifiée à la fin du XIIIe siècle ou au début du XIVe, fait l'objet de travaux de restauration depuis plus de dix ans.

Ces travaux, effectués sous le contrôle des Monuments Historiques, ont été étroitement suivis par l'équipe d'historiens et d'archéologues qui s'intéresse au site depuis la fin des années 1990 (cf. *Archéologie médiévale*, chroniques des fouilles 1998 et 2000 et *Bilan scientifique région Aquitaine* 1998, p. 71-72 et 2000, p.56-58).

L'année 2009 a marqué le début de la restauration de la courtine nord-est du *castrum*. Cette partie de la courtine, comprise entre la chapelle du *castrum* et la porte nord, dite de Sauveterre, est installée, comme toute la moitié orientale et méridionale de l'enceinte de Pommiers, sur un affleurement calcaire dominant par un abrupt très marqué la rive droite de la vallée de la Vignague, petit affluent du Drot. Dans cette zone, la muraille très dégradée était éboulée en plusieurs endroits et masquée à la base, côté extérieur, par sa propre destruction.

Le programme de restauration prévoyant pour 2010 le début du dégagement des éboulis et du remontage partiel des parties effondrées, une surveillance des

déblaiements était indispensable au moins pour procéder au relevé du tracé de l'enceinte, encore imprécis dans cette zone.

Les travaux de dégagement ont apporté plusieurs informations architecturales et archéologiques. Concernant l'élévation de l'enceinte, ils ont permis de découvrir les traces du seul contrefort et de la seule archère connus sur la courtine nord-est. Le dégagement du substratum rocheux a, quant à lui, apporté des informations archéologiques très intéressantes qui ont justifié la fouille ponctuelle d'un petit pointement rocheux servant d'appui au contrefort en grande partie effondré. De part et d'autre de cette avancée, le calcaire porte des traces nettes d'exploitation, notamment pour l'extraction de meules qui feront l'objet d'un relevé en 2011.

L'avancée rocheuse elle-même présente les traces d'un habitat rupestre, en partie incendié, installé contre l'abrupt supportant l'enceinte et probablement abandonné lors la construction du contrefort, venu renforcer une faiblesse de la muraille à cet endroit.

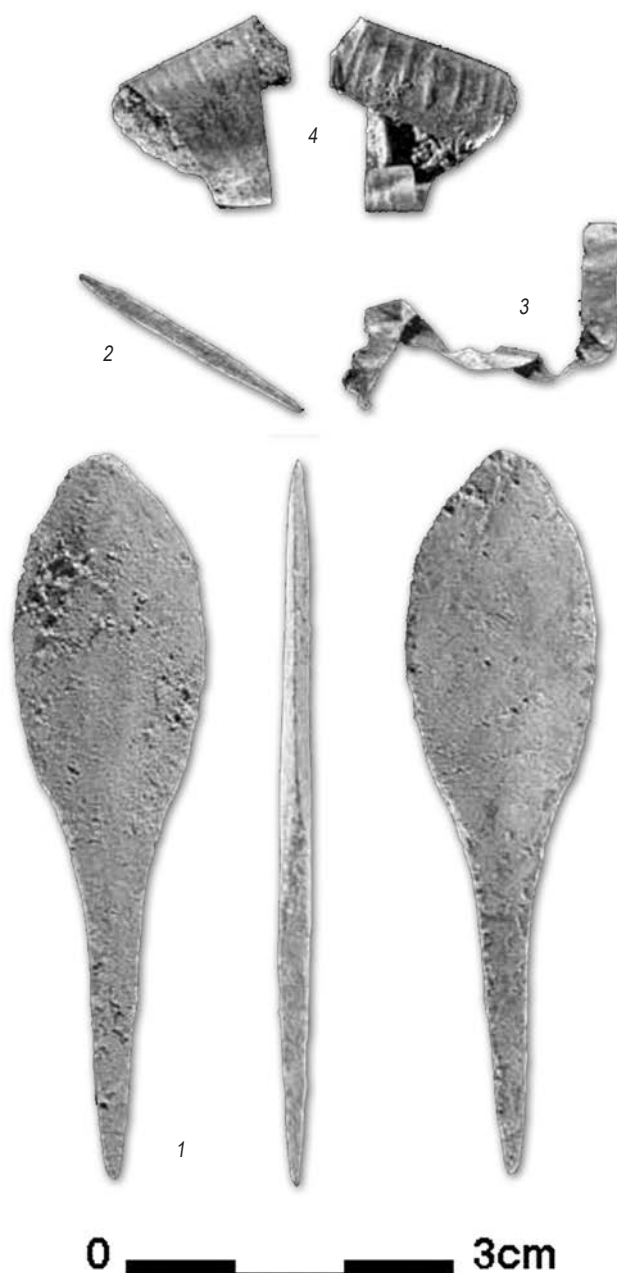
Faravel Sylvie

Les cinq campagnes ont révélé le potentiel important de ce gisement et une conservation bien meilleure que ce que nous avait suggéré l'aspect arasé du sommet de la structure. Le fonctionnement de ce tumulus se résume à une édification au Néolithique récent/final puis à une réutilisation au Campaniforme. Son originalité essentielle réside dans son architecture en partie enterrée dans le sable et probablement non mégalithique. Deux secteurs sont distingués, la chambre funéraire et la structure périphérique.

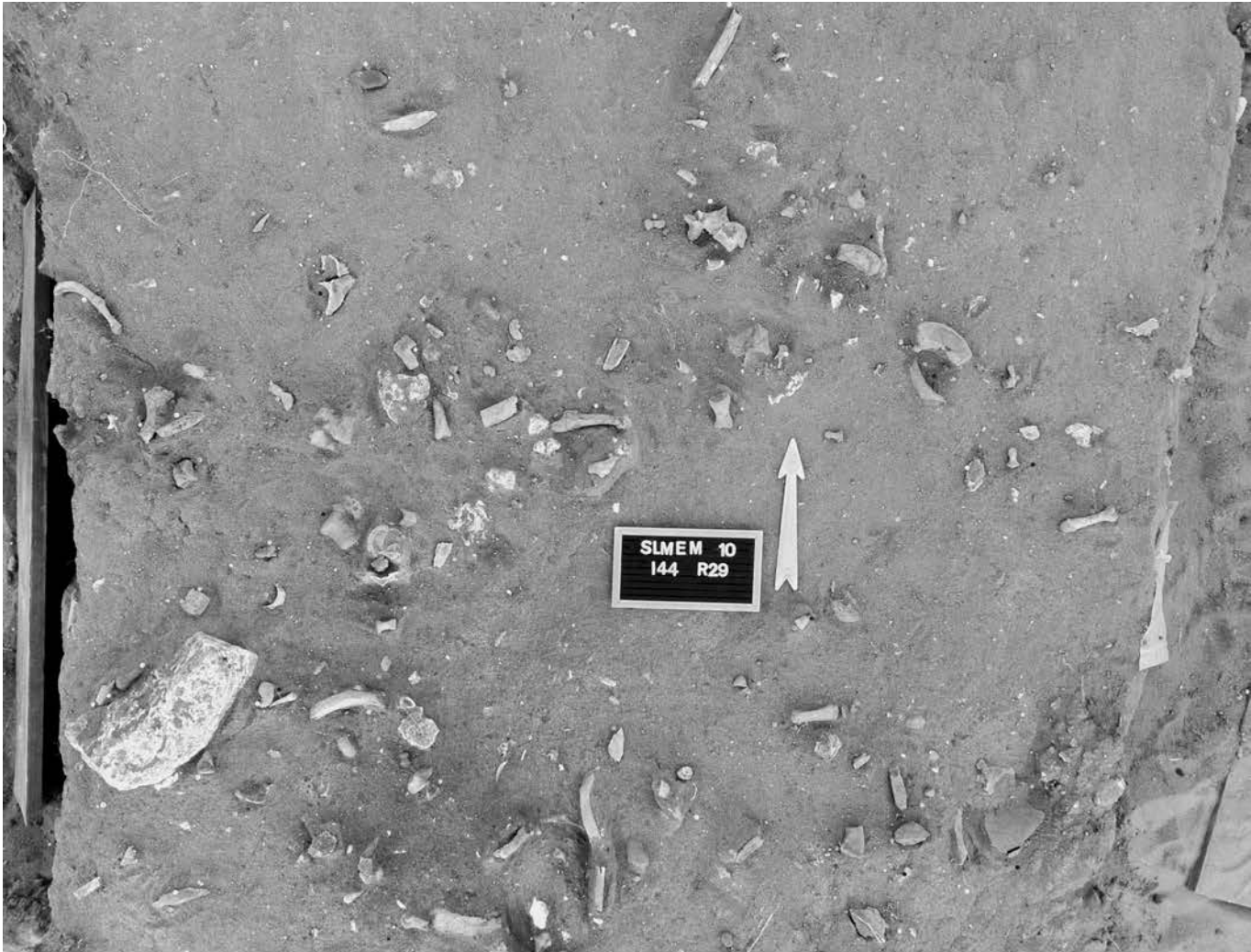
L'architecture conservée de la chambre funéraire est très indigente, puisqu'elle se limite à des amas d'argile et quelques pierres décrivant des alignements plus ou moins étendus. Ceux-ci ont été mis au jour au nord dans les premières années de fouilles et plus récemment au voisinage de l'extrémité sud. La fouille de la chambre est maintenant terminée. Aucun indice ne vient renseigner l'état originel d'une structure néolithique. Le niveau funéraire repose directement sur le sable naturel. Aucune structure n'a été reconnue dans ce sédiment, il est vrai très peu conservateur. La zone cendreuse identifiée en 2008 dans un sondage au sommet du sable naturel s'est en fait révélée très limitée ; elle a en outre été datée du Mésolithique, période qui est, par ailleurs, représentée par quelques éléments en silex mis au jour en dehors de la sépulture. Les vestiges osseux sont très dispersés et fragmentés (cf. fig.). La présence d'une seule connexion anatomique stricte traduit bien l'importance des dislocations. Les plans de répartition viendront compléter les limites précises du monument et son organisation interne par la reconnaissance d'effets de parois. En plus des éléments céramiques et lithiques, la fouille a livré des pièces métalliques (cf. fig.) dont une pointe de Palmela, une seconde alène en cuivre, un filament et un possible décor de chevelure plus important en or.

Le secteur périphérique réutilise le sommet d'une butte naturelle. Il se caractérise par de nombreux vestiges attribuables au Néolithique récent/final. La majorité est constituée par de la céramique à laquelle s'ajoutent de la parure (perles discoïdes en stéatite), du matériel lithique et quelques restes osseux. Le matériel lithique est particulièrement dispersé, alors que les autres vestiges se concentrent en une nappe dense. Ici, aucun indice d'une utilisation funéraire, sauf les quelques fragments osseux et dentaires qui témoignent

d'une probable vidange d'une sépulture originelle néolithique. Une couronne de pierres calcaires de un à trois mètres de large délimite le monument entourant la chambre. L'empilement des pierres en certains points montre qu'il a dû exister un parement. Son effondrement recouvre nettement la nappe dense de vestiges. Toute la partie septentrionale de la butte et du monument qui la surmonte a été arasée lors de la construction de l'école dans les années 70.



Le matériel métallique découvert lors de cette campagne se compose d'une pointe de Palmela (1) et d'une alène en cuivre (2), ainsi que d'un filament (3) et d'une décoration de chevelure (4) en or.



Saint-Laurent-Médoc - Le Tumulus des Sables.

Ci-dessus : Le niveau funéraire, dont l'épaisseur atteint ici (144 r29) une cinquantaine de cm, a livré plus de 13 000 vestiges.

Les os les plus petits, dents et extrémités, sont les mieux conservés.

Ci-dessous : Vue prise du sud, des pierres constituant l'architecture périphérique du monument.



La population inhumée est incomplètement représentée en raison des dégradations subies depuis l'abandon de son utilisation. Le dernier NMI estimé de 29 sujets ne devrait pas varier énormément en intégrant les vestiges de cette année.

Pour les perspectives, nous envisageons d'adosser un atelier anthropologique à la dernière opération de fouille qui s'intéressera à l'aménagement périphérique

encore non exploré. Cet atelier aura pour objectif de compléter la mise au net des plans de répartition et le tri du matériel ostéologique, ceci dans l'optique d'une exploitation SIG qui sera étendue à l'ensemble du site.

Courtaud Patrice,
Chancerel Antoine

Âge du Bronze à
Période récente

LA-TESTE-DE-BUCH Centre Capital

Cette fouille s'est déroulée en août 2010 sur une emprise de 5000 m² située dans le nord-ouest de l'agglomération dans un secteur proche du paléo-rivage médiéval. Il s'agit d'une zone humide anciennement occupée par des pâturages et des maraîchages. Elle a été urbanisée très tardivement, dans les années 1970, par l'apport d'un remblai conséquent et l'installation d'un centre commercial. L'absence de perturbations modernes et contemporaines a permis de retrouver un site dans un très bon état de conservation.

La fouille a révélé le cours d'une petite rivière (vingt mètres de large) dont l'existence était jusque là totalement inconnue. Son comblement a révélé un mobilier archéologique assez abondant dont la chronologie s'étale de l'Âge du Bronze jusqu'à l'époque carolingienne. C'est durant cette dernière période qu'elle se comble en grande partie pour ne

laisser qu'un petit ruisseau qui disparaît définitivement au XVIIe siècle.

Après la phase carolingienne, c'est le ruisseau de Menan, situé sur la partie de nord du site, qui devient l'axe principal du réseau hydrographique testerin. Ses berges sont renforcées par l'implantation à intervalles réguliers de poteaux verticaux, alternant avec des traverses horizontales disposées perpendiculairement à l'axe du ruisseau. Parallèlement à son cours, de vastes bassins sont creusés dans le substrat aliotique. Ils ont pour fonction de permettre à des bateaux à faible tirant d'eau de débarquer et embarquer, à marée haute, des marchandises sans obstruer l'axe du ruisseau. Ces bassins disparaissent par envasement à la fin du Moyen Âge. Le ruisseau de Menan continue à s'écouler à ciel ouvert jusqu'à ce qu'il soit busé dans les années 1970.



La Teste-de-Buch - Carte générale.



La Teste-de-Buch - Centre Captal. Ci-dessus : Plan général.
Ci-dessous : Ruisseau de Menan et au premier plan bassin associé, état du Bas Moyen Âge.





*La Teste-de-Buch - Centre Captal.
Ci-dessus : Puits d'irrigation du XIXe siècle.
Ci-dessous : Berge sud de la rivière.*



Aux périodes moderne et contemporaine, toute cette zone est occupée par des espaces à vocation agricole, comme en témoigne la découverte d'un large puits carré à cuvelage de bois peu profond qui servait à l'arrosage des cultures.

Cette fouille a permis des avancées notables tant dans la compréhension des premières phases d'occupation de la ville que dans l'organisation de sa zone portuaire.

Le fait majeur est la découverte d'un cours d'eau assez important, probable élément moteur de l'installation des populations protohistoriques (Âge du

Bronze et Âge du Fer). Cette rivière reste, jusqu'à sa disparition à l'époque carolingienne, l'axe majeur du développement de l'agglomération.

Longtemps envisagé dans ce secteur, la présence de la zone portuaire médiévale a enfin pu être vérifiée. Son aménagement correspond certainement au développement du commerce de matières résineuses et goudroneuses issues du pin maritime, produits à la base de l'économie locale depuis l'Antiquité.

Jacques Philippe

Moyen Âge,
Période récente

LA-TESTE-DE-BUCH 4-6 rue Pierre Dignac

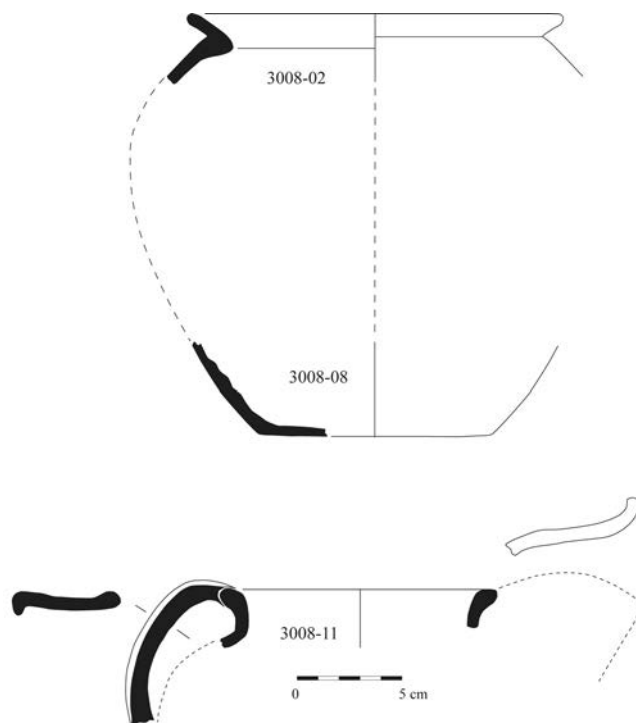
Ce dixième diagnostic réalisé en l'espace de trois ans dans le centre urbain de La Teste s'est déroulé les 19 et 20 avril 2010. L'intervention est située en bordure de l'hypothétique limite est de l'agglomération médiévale.

Ce diagnostic est intervenu dans le cadre d'une demande volontaire de diagnostic. Ainsi, lors de notre intervention, les différentes parcelles constituant le futur projet d'urbanisation étaient encore occupées par des bâtiments qui couvraient une grande partie du site. Ceci a eu pour conséquence d'occulter de nombreux secteurs qui n'ont donc pas pu être diagnostiqués.

Les trois tranchées réalisées montrent une première phase d'occupation qui peut être datée du XIVe siècle. Elle est caractérisée par au moins un bâtiment en bois construit sur poteaux porteurs, dont certains ont un module assez important (0,50 m de diamètre).

Associé à cet ensemble des latrines ont été découvertes. Elles sont caractérisées par une fosse creusée dans le banc d'aliol naturel et plongeant dans la nappe phréatique. Le cuvelage de forme grossièrement circulaire est constitué d'une juxtaposition de planches en chêne. La planche de fermeture supérieure était partiellement conservée, elle était très certainement en pin. Le comblement a révélé différentes formes de céramiques datables de la seconde moitié du XIVe siècle.

Contrairement aux autres secteurs de la ville de La Teste, ce site semble avoir été urbanisé assez tardivement dans le courant du Bas Moyen Âge. Il est



Céramiques de la seconde moitié du XIVe siècle

donc possible que nous soyons en présence d'une extension vers l'est de l'agglomération médiévale au XIVe siècle.

Jacques Philippe

Moyen Âge,
Période récente

LA-TESTE-DE-BUCH 12 rue Pierre Dignac

Ce onzième diagnostic dans le centre urbain de La Teste, s'est déroulé les 2 et 3 novembre 2010. L'intervention est située dans ce qui est considéré pour l'instant comme étant la partie centrale de l'agglomération médiévale.

Quatre tranchées ont été réalisées, couvrant plus de 12 % de la surface de la parcelle.

La première phase d'occupation est à placer au Moyen Âge sans que l'on puisse vraiment préciser la chronologie exacte. La période la plus marquée est attribuable au bas Moyen Âge, avec la présence d'une strate de 0,25 m d'épaisseur calée au-dessus du substrat naturel, composé ici d'une alternance d'aliôs et de sable blanc. Liés à cette couche, quelques trous de poteaux ont été décelés au contact du substrat naturel. Ils déterminent la présence d'au moins un bâtiment.

La période moderne (XVIIe siècle) voit le creusement d'une vaste fosse dans la partie nord/est de la parcelle. Elle a servi à extraire la couche d'aliôs

naturelle pour une utilisation qui pour l'instant nous échappe. En parallèle ou en suivant un vaste bâtiment est édifié. Il est formé par deux ailes à angle droit qui couvrent plusieurs parcelles actuelles. Les sondages ont révélé plusieurs murs de ce bâtiment appartenant à au moins deux phases de construction. Il s'agit de la fondation du mur de façade nord (0,55 m de large) qui est constituée d'un alignement de pierres de lest de bateau sans liant et de quelques structures accolées tardivement sur l'extérieur de ce même mur de façade (abris, bassin...).

La faible occupation médiévale retrouvée sur ce site peut avoir au moins deux origines, soit que l'on s'approche d'une des limites de l'agglomération médiévale, soit que la rue Pierre Dignac n'ait pas une origine médiévale comme le reste de la voirie. Dans ce dernier cas cette parcelle serait située dans la partie centrale d'un îlot originel.

Jacques Philippe

Gallo-romain, Moyen Âge,
Période récente

LA-TESTE-DE-BUCH 14-16 rue Victor Hugo

Ce diagnostic a été réalisé en avril 2010 sur une parcelle de 2076 m² située sur la partie est du zonage archéologique de l'agglomération testerine. Ce site a été profondément perturbé par les phases modernes et contemporaines, notamment par l'installation d'un garage automobile. Toutefois quelques fenêtres préservées permettent d'en retracer la chronologie.

La première phase d'occupation remonte à l'antiquité tardive (IVe/Ve siècle de notre ère). Elle est caractérisée par un lambeau de couche d'occupation conservée dans la partie nord-est du site. Ce n'est pas la première fois que du mobilier antique est retrouvé dans le centre ville de La Teste, en revanche sa découverte « *in situ* » est totalement inédite. Il est pour l'instant difficile de replacer dans son contexte d'origine ce niveau antique surtout en l'absence de structure associée.

La deuxième phase d'occupation concerne le Moyen Âge. L'essentiel des vestiges de cette période est concentré sur la partie sud du site suivant une bande de 20 m de large alignée le long de la rue Victor-Hugo. D'après le mobilier mis au jour, le début de cette occupation médiévale remonte au Haut Moyen Âge (VIIIe/IXe siècles). La période la plus marquée est datable des Xe/XIIe siècles. Il est possible d'y rattacher l'essentiel des structures fossoyées découvertes. Elles

caractérisent un bâtiment en bois sur poteaux porteurs, l'étanchéité des murs étant réalisée par de l'argile. La fin de la période médiévale (XIIIe/XIVe siècles) est plus discrète, seuls quelques rares tessons attestent une fréquentation du site, plus qu'une véritable occupation. On peut légitimement s'interroger sur la présence d'un bâtiment encore debout à cette époque.

Le XVIIe siècle est également caractérisé par un ou des bâtiments sur poteaux porteurs. Au XVIIIe un bâtiment en dur est édifié en pierres de garluche ; une partie est utilisée en entrepôt. Il a servi à stocker dans le courant de la seconde moitié du XIXe siècle des sacs de chaux en provenance d'Echoisy (Charente) comme en témoignent les scellés en plomb portant le nom de la fabrique de MM Modenel et Briand. Parallèlement à cette construction en pierre, la partie nord du site est occupée par des bâtiments à structure porteuse en bois. Il peut s'agir de hangars servant à abriter les charrettes et les animaux de traits nécessaires au transport des marchandises.

Malgré les destructions profondes, ce site nous permet des avancés notables aussi bien dans la compréhension des mécanismes de conservation des vestiges que dans l'histoire de l'urbanisation du bourg de La Teste.

Jacques Philippe



La Teste-de-Buch - 14-16 rue Victor-Hugo. Structures d'habitat du Haut Moyen Âge.

Bas Moyen Âge,
Epoque moderne

VILLANDRAUT Douves du château

Depuis plusieurs années les chantiers estivaux de bénévoles organisés par l'association Adichats au château de Villandraut, classé monument historique depuis 1886, s'emploient à déblayer ses douves. Elles ont la particularité d'être dallées ; leur dégagement permet de les mettre en valeur et facilite leur entretien.

Ce dallage n'est cependant pas systématique ; son profil exact reste mal connu ; il reste aussi à comprendre différents aménagements secondaires. Un sondage mené en 2010, en abordant ces points, visait à déterminer si certains secteurs avaient un intérêt archéologique. A terme, pouvait être envisagée une recherche spécifique sur l'hydraulique des douves.

Les observations menées dans la courbe de l'angle nord-est de la douve montrent trois phases. Appartiennent à la construction du château la vanne, composée de deux piédroits à feuillure portant un linteau, installée à la base de la contrescarpe, et la canalisation souterraine d'une cinquantaine de mètres

qui la prolonge ; elles montrent une volonté de gestion de l'eau dès l'origine. Dans une seconde phase un bassin semi-circulaire est aménagé autour de la vanne, sur le dallage de la douve ; les structures sont difficiles à dater mais des archives font état de pisciculture en 1625. Enfin, différents murets, qui forment notamment un bassin triangulaire et une canalisation, contiennent des éléments en remploi et sont d'une construction similaire aux aménagements de la source dans l'angle opposé de la douve ; ils seraient attribuables au XIXe siècle.

L'opération s'est accompagnée d'une reprise des données acquises lors des campagnes de déblaiement de la douve : stratigraphie des déblais, réorganisation du mobilier collecté, et surtout inventaire systématique et étude des verreries anciennes et modernes.

Notice rédigée par Régaldo Pierre à partir des éléments fournis par Ibanez Marine

VILLENAVE-D'ORNON

Chemin de Galgon

Suite à un projet de construction de logements par la société Altae sur le chemin de Galgon, dans le Vieux Bourg de Villenave-d'Ornon, un diagnostic archéologique a été prescrit. La parcelle concernée se situe aux environs immédiats de l'église Saint-Martin, dont les parties les plus anciennes remontent au XIe siècle.

Cette parcelle est ceinte par un mur de clôture dont la partie ouest n'est autre que le clos paroissial, le mur de l'ancien cimetière déplacé au XIXe siècle. Il s'y trouve, dans la partie ouest du terrain, une école, Sainte Jeanne d'Arc qui fut utilisée jusque dans les années 1980. Le bâtiment est antérieur au début du XIXe siècle, puisqu'il figure sur les plans cadastraux de 1808. Son mur nord-ouest est constitué par au moins deux assises du mur d'enclos du cimetière. Ce bâtiment, dans le cadre du projet d'aménagement, doit être démoli pour réaliser une place. Malgré la proximité immédiate du chevet de l'église, il n'était pas concerné par la prescription de diagnostic. Il faut ajouter à cela que les vestiges probables qu'il recouvre n'ont pu être touchés par les perturbations contemporaines qui s'étendent sur quasiment tout le reste de la surface de la parcelle.

Les sondages ont été effectués dans la partie accessible de la parcelle, c'est-à-dire essentiellement au nord. Le sondage effectué le long de la salle des fêtes, au centre, s'est révélé négatif, car extrêmement perturbé par le creusement de fosses contemporaines, peut-être destinées à de l'extraction de matériaux, durant les phases de réquisition du bâtiment lors des deux guerres mondiales.

Le projet d'aménagement prévoit la conservation des six arbres formant deux lignes au sud du terrain. Pour sonder cette partie, n'a été menée qu'une petite tranchée entre les deux lignes d'arbres. Une fois de plus la présence de perturbations contemporaines a empêché toute conservation de structures anciennes.

Il faut mentionner l'existence, dans certains des sondages, des fondations de structures bâties, voire de bâtiments contemporains.

Les vestiges anciens observés l'ont été uniquement dans la partie nord-ouest du terrain, dans l'alignement de l'église, à l'est du chevet de cette dernière. Les perturbations contemporaines y sont un peu moindres ; une douzaine d'inhumations ont été dénombrées, orientées ouest-est, tête à l'ouest.

Deux de ces tombes ont été creusées dans un encaissant ayant livré du mobilier archéologique attribuable au XVIIIe siècle. Elles sont postérieures au mur du cimetière, dont la construction remonte au XVIIe. Leur situation extérieure au cimetière pose problèmes : y avait-il un autre cimetière ? Le mur de clôture a-t-il été démantelé pendant une période, ce qui aurait permis un élargissement temporaire du

cimetière ? Un événement particulier est-il à l'origine de ces inhumations « hors-les-murs » ?

Les autres inhumations n'ont pas pu être mise en relation avec du mobilier archéologique qui aurait permis de proposer une datation fiable. Toutefois, il est possible de supposer qu'elles sont antérieures à la construction du mur et donc au premier quart du XVIIe siècle. Le long des limites de creusement de certaines fosses, des lignes sombres ont été observées qui pourraient traduire la présence de cercueils en bois. Ceci constituerait un indice typologique qui les situerait à la fin du Moyen Âge ou au début de l'époque moderne. La proportion de squelettes d'immaturs est notable.

Une structure bâtie a été détectée, à l'ouest du site, quasiment sous le mur de clôture. Elle est constituée par des fondations et une partie de l'élévation de trois murs de 0,50 à 0,55 m d'épaisseur, formant un « u » et ménageant au centre un espace vide d'environ 0,75 m de largeur. Il s'agit d'une structure ancienne, dont les pierres ont été récupérées, probablement au XIXe siècle. Elle pourrait correspondre à un puits carré, bien qu'il soit impossible de l'affirmer, faute d'une perception complète de la structure ; la facture soignée et les dimensions importantes de l'ensemble ne plaident guère en ce sens. La fosse qui scelle ce bâti est surmontée par des fondations qui se trouvent dans l'axe d'un arrachement de mur visible sur une construction encore en élévation. Ces fondations pourraient correspondre au bâtiment que l'on voit sur le plan cadastral de 1808, puis qui ne figure plus sur celui de 1845.

La dernière structure ancienne repérée est une fosse en partie engagée dans le sondage. Son emprise visible est de 3,50 x 2,50 m. La profondeur atteinte lors de la fouille est de 1,55 m. Elle contenait des fragments de squelettes dont certains en connexion anatomique. Quatre individus ont été dénombrés. Le mobilier archéologique prélevé est hétérogène et attribuable à une fourchette de datation comprise entre le XVIIe et le XIXe siècles. La fonction et le fonctionnement de cette fosse ne sont pas connus et soulèvent là encore des questions : correspond-t-elle à une vidange partielle du cimetière ?

Cette opération de diagnostic archéologique s'est donc révélée très intéressante. Elle a permis la mise au jour d'un pan du cimetière ancien de l'église Saint-Martin, tout en soulevant des questions sur le fonctionnement et la gestion de ce dernier. La démolition prochaine du bâtiment de l'école Sainte Jeanne d'Arc, qui, si ses fondations ne sont pas trop profondes, pourrait révéler lui aussi une partie des inhumations en relation avec le cimetière, devra être effectuée avec prudence.

Elizagoyen Vanessa



**AQUITAINE
GIRONDE**

**BILAN
SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

2 0 1 0

N°Nat.						N°	P.
025584	AYGUEMORTE-LES-GRAVES/BEAUTIRAN/ CADAUJAC/ISLE-SAINT-MEDARD-D'EYRANS	Prospection diachronique	DA CRUZ Lucie	DOC	PRD	86	133
025707	CAVIGNAC/LAPOUYADE/LARUSCADE	LGV SEA, phase 18	WALICKA Halina	INRAP	OPD	66	133
025718	Secteur Médoc		LOURENCO Jean-Marie	BEN	PRM	64	134



Ayguemorte-les-Graves, Beautiran, Cadaujac, Saint-Médard-d'Eyrans Prospection diachronique

Protohistoire
Gallo-Romain

Les prospections archéologiques pédestres menées en 2010 dans l'ancienne contrée de l'Arruan, en Gironde, s'inscrivent dans le cadre d'un mémoire de Master II préparé à l'université de Bordeaux III, sous la direction de Francis Tassaux et Anne Colin. Son sujet porte sur l'occupation du sol en bordure de la commune de l'Isle-Saint-Georges de la Protohistoire à l'Antiquité. L'Isle-Saint-Georges, commune située à 25 km au sud-est de Bordeaux, est connue depuis les années 1980 pour avoir livré les vestiges d'une petite agglomération gauloise et gallo-romaine, probablement point de passage à gué et lieu de commerce. Ce site est actuellement en cours de fouilles, sous la direction de Anne Colin (Maître de conférence, université de Bordeaux 3).

L'objectif de cette prospection était de vérifier l'existence et la localisation des sites anciennement signalés. Ce sont ainsi seize fiches qui ont été créés et vingt entités archéologiques enregistrées.

Le mobilier rencontré date essentiellement des époques médiévales et modernes, cependant quelques tessons protohistoriques et gallo-romains témoignent d'une occupation ancienne. Notamment un tesson de type *terra nigra* précoce et une lèvre de céramique sigillée.

Ces résultats viennent confirmer l'occupation ancienne de cette contrée, déjà connue pour l'Isle-Saint-Georges. Cependant, ce travail ne constitue qu'un état momentané de nos connaissances puisqu'il reste dans la région des Graves, de nombreuses zones qui n'ont pas encore été arpentées. Seule une étude, la plus exhaustive possible, par un travail de prospections systématiques, peut permettre de déterminer efficacement les zones qui sont réellement vierges de toute occupation humaine.

Da Cruz Lucie

Paléolithique supérieur final

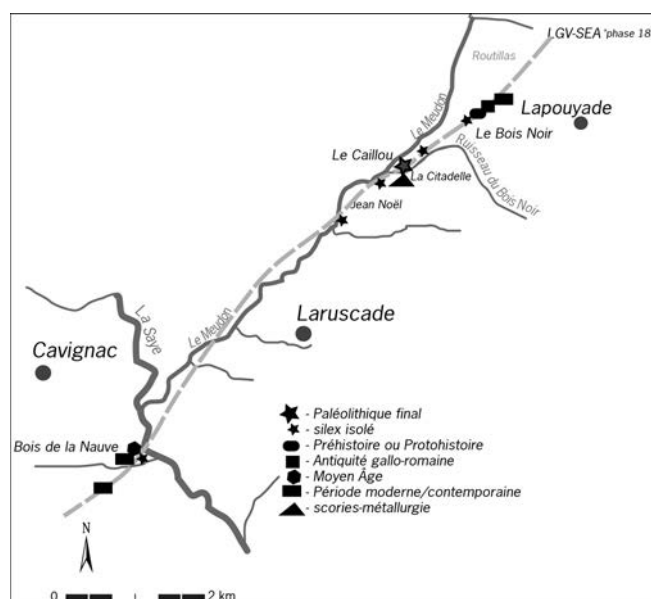
LAPOUYADE, LARUSCADE ET CAVIGNAC LGV SEA, Phase 18

Ce tronçon du tracé de la « LGV SEA » Tours-Bordeaux, est circonscrit entre la limite nord de la commune de Lapouyade, et la limite sud de celle de Cavignac.

Il s'inscrit dans le contexte marqué par un les vallées marécageuses de la rivière « la Saye » et du ruisseau « le Meudon ». Le long des rives de ces cours d'eau ont été découvertes des traces de la présence de groupes humains matérialisées par :

- des artefacts d'industrie lithique ;
- quelques tessons de poterie de la Préhistoire récente ou de la Protohistoire ;
- un indice d'habitat gallo-romain ;
- de la céramique médiévale et des traces d'une activité sidérurgique artisanale sans possibilité d'attribution chronologique (cf. fig.).

D'un point de vue géomorphologique, l'opération a permis d'enregistrer la présence de figures de cryoturbation, traces d'extension du pergélisol au dernier Maximum glaciaire.



Vallées de la rivière « la Saye » et du ruisseau « le Meudon ».

La principale découverte est un site magdalénien de plein-air, au lieu-dit « Le Caillou » à Lapouyade, en sommet de versant, au sud-est du petit éperon sableux qui surplombe de quelques mètres les vallées des ruisseaux du Meudon et du Bois Noir. Une légère dépression, à peine perceptible dans le paysage, a permis la conservation d'un petit dépôt de matériel enfoui à très faible profondeur.

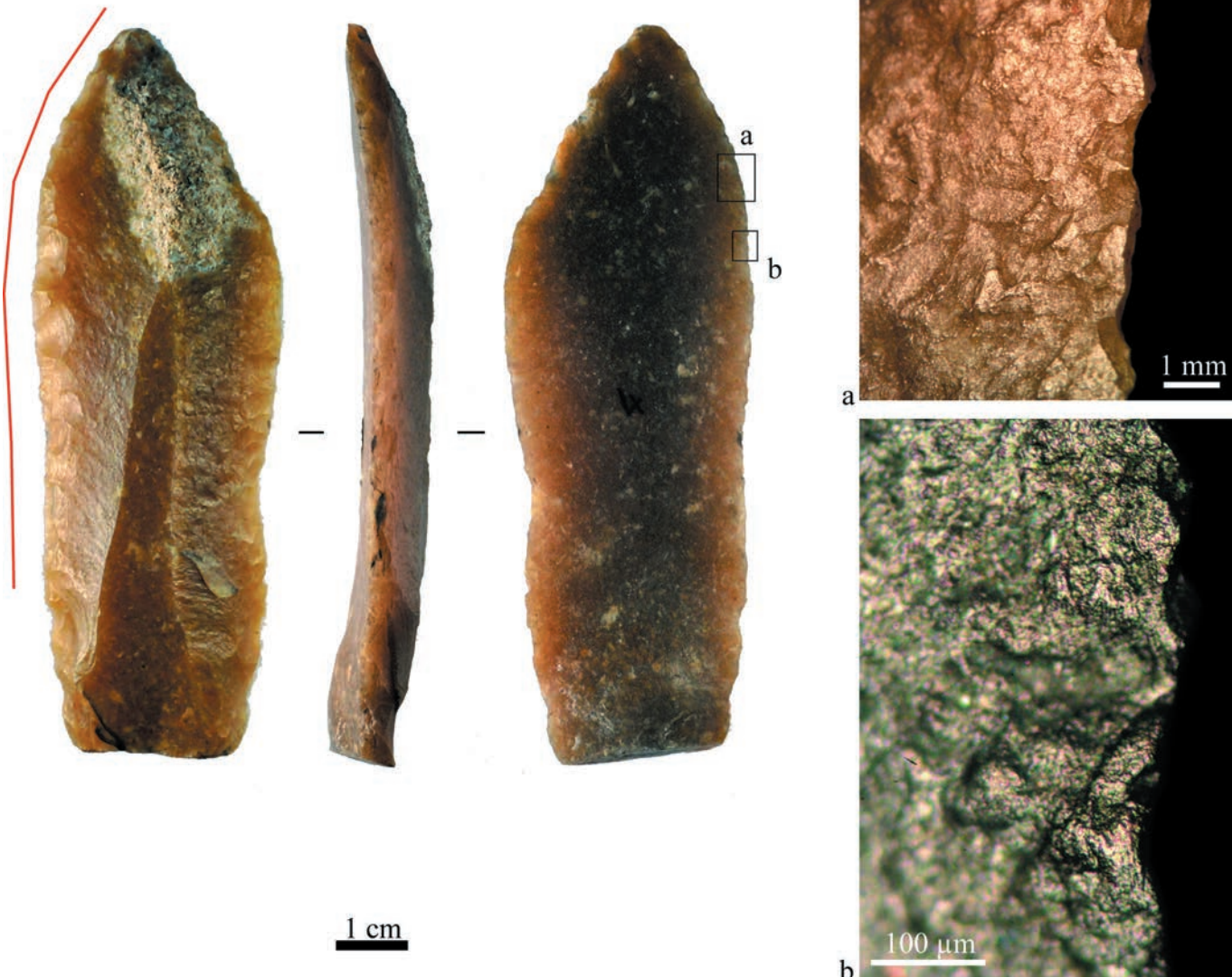
Une série de 271 artefacts en silex a été collectée. Cet assemblage se distingue par une forte proportion d'éléments d'une dimension inférieure à 2 cm (108 éclats). Les éléments dominants sont les supports issus de la phase de production, des armatures et des nucléus à débitage laminaire. La présence d'une pointe de Hambourg constitue un marqueur chronologique qui évoque le techno-complexe du Magdalénien final du Bölling. L'étude préliminaire des matières premières indique une diversité de types de

matériaux utilisés avec une forte dominance des silex du Sénonien, d'une grande diversité de couleur et de textures. Leurs origines géographiques peuvent varier des Charentes au Périgord, vraisemblablement via les formations alluviales de la Dordogne et de l'Isle. Une petite proportion de silex « grain de mil » marque la provenance charentaise.

D'un point de vue techno-économique, il est possible d'évoquer un site de consommation où l'activité cynégétique est signalée par la présence des armatures et par des traces d'utilisation sur quelques pièces bien préservées (cf. fig.). Certains des artefacts en silex portent des traces d'altération dues à l'action du feu. Ils sont associés à de petits fragments de galets thermofractés suggérant une structure de combustion proche et à des éclats de quartzite qui ont pu provenir d'un percuteur.

Walicka Halina

*Lapouyade, Laruscade et Cavignac, LGV SEA, Phase 18
Lame retouchée portant des esquillements et un micro-poli indiquant son utilisation pour découper une matière tendre à mi-dure très probablement carnée.
Photographie Emilie Claud, Inrap.*





SECTEUR MÉDOC

Prospections

Un nouveau dépôt du Bronze Moyen découvert à Montalivet le 2 mars 2010 semble selon toute vraisemblance faire partie d'un ensemble dispersé par la mer au fil des années et que l'on pourrait corréliser avec celui trouvé au même endroit le 6 décembre 2009 (cf. Bilan scientifique régional 2009).

La différence tient au fait que celui-ci n'était pas groupé en un seul lieu mais totalement éparpillé sur la plage, inscrit dans un cercle de vingt mètres de diamètre et à environ quinze mètres plus à l'ouest.

Il n'est pas impensable d'imaginer que ce dépôt plus occidental que le premier fasse partie d'un même

ensemble, bouleversé plus tôt par les vagues et que les objets aient été répartis ça et là sur l'estran à des distances différentes relatives à leur poids. D'autres haches ou lingots sont certainement toujours cachés sous le sable et apparaîtront à la faveur de prochaines tempêtes et du désensablement souvent saisonnier.

En 2009 et 2010 le nord de Montalivet nous aura ainsi restitué 26 objets entiers ou brisés pour un poids proche de quatre kilogrammes.

Lourenço Jean-Marie